

JOURNAL

de

l'Association des Professeurs

de

l'Enseignement supérieur et moyen



N° 24 — MARS 1929

LINDEN & HANSEN — IMPRIMEURS DE LA COUR
LUXEMBOURG

JOURNAL

de

l'Association des Professeurs

de

l'Enseignement supérieur et moyen



N° 24 — MARS 1929

LINDEN & HANSEN — IMPRIMEURS DE LA COUR
LUXEMBOURG

Table des Matières

1. Mathias Esch † (<i>Henri Ahnen</i>)	page 3
2. Miscellanea Phonetica. (<i>Jean Feltes</i>)	» 12
3. Une classe de français en I ^{re} : Le Monologue de Figaro. (<i>Jos. Hansen</i>)	» 16
4. Le Congrès de Bucarest. (<i>Nic. Braunshausen</i>)	» 30
5. Londres ≠ Oxford ≠ Cambridge pendant les grandes vacances. (<i>P. J. Muller</i>)	» 44
6. Chronique de l'Association: Activité de l'Association en 1928—1929. (<i>Alph. Willems</i>).	» 48
7. Bibliographie.	» 53
8. Le Conflit entre la Bolivie et le Paraguay	» 54
9. Nécrologie.	» 55



Mathias ESCH †

Quand l'Association des professeurs, par l'organe de son secrétaire, m'a demandé le « *portrait de M. Esch comme professeur* », j'ai éprouvé une certaine pudeur. Nul plus que moi n'était désigné, sans doute, pour rendre ce devoir de piété à un professeur et ami : comme directeur je l'avais vu à l'œuvre pendant dix ans et, pendant ces dix années de collaboration, j'avais discuté avec lui tant de questions littéraires et pédagogiques. Mais j'éprouvais quand même une certaine gêne, un certain scrupule : car je me disais que ce portrait de M. Esch qu'on me demandait, était fait de main de maître par quelqu'un qui le connaissait beaucoup mieux que moi, à savoir par M. Esch lui-même, dans son traité « *Notre Métier* », publié dans le programme du lycée de jeunes filles de l'année 1921.

Aussi n'ai-je accepté l'offre qu'on me faisait que pour avoir une occasion de recommander « *Notre Métier* » à mes jeunes collègues qui l'ignoraient, et de le rappeler à ceux qui l'avaient peut-être oublié.

Car ce « *Journal intime* », comme M. Esch l'appelle lui-même et où il met à nu son âme de professeur, est, à mon sens, le plus beau de ses livres par son accent personnel, la verve et la poésie du style, la richesse des idées qui y sont traitées ou amorcées : vrai testament pédagogique du maître professeur, il devrait être le livre de chevet de tout professeur luxembourgeois.

Il suffira de contrôler et de compléter ce livre par les notes manuscrites de ses cours, par les jugements de ses élèves et mes observations personnelles pour constater que c'est d'après lui-même que M. Esch a tracé le portrait idéal du professeur dans « *Notre Métier* ».

Pour être bon professeur, d'après M. Esch, il faut : la vocation, le savoir, la méthode, le caractère.

I. Pour M. Esch, le professorat n'était pas un pis-aller, un gagne-pain comme un autre, mais une irrésistible vocation, une mission sacrée, presque un sacerdoce, une nécessité de sa nature.

Fils d'instituteur, « il est venu à l'enseignement des lointains horizons de son devenir »*), il n'aurait ni pu ni voulu être autre

*) Tous les passages entre guillemets sont des citations de *Notre Métier*.

chose que professeur. Il était convaincu que les qualités qui suffisent en général pour faire un bon fonctionnaire, sont insuffisantes pour faire le professeur accompli. « Pour être des esprits créateurs de beauté, d'enthousiasme, des façonneurs d'homme », « quand votre vie doit se passer à proclamer la nécessité et la beauté de l'effort intellectuel, à exalter les grands dévouements désintéressés », « quand votre vie intérieure importe surtout dans l'accomplissement de votre tâche », il faut la vocation, le feu sacré, l'enthousiasme, le don entier, le don absolu de sa personne à sa profession. C'est à cette seule condition qu'on électrise ses élèves, qu'on les enflamme et les entraîne, qu'on fait vivre devant eux les textes, les livres, que dis-je, les idées, les sentiments, les hommes, les héros de la littérature de l'histoire.

« Lui qui croyait à la supériorité de l'esprit sur la matière, à la pérennité de la substance spirituelle de l'humanité, trouvait une consolation suprême dans les préoccupations intellectuelles, dans le culte de l'idée pure. » Et s'il ne se faisait pas d'illusion sur les difficultés du métier — le plus impitoyable qui soit parmi les métiers intellectuels », il en éprouvait intensément, d'autre part, toutes les satisfactions.

« Y a-t-il des joies plus pures que celles que nous emportons d'une classe où l'on sentait vibrer des âmes ? Des âmes sur qui avait passé le souffle qui descend des hauteurs sereines ou pathétiques de l'art ou de la pensée ? »

« Qui donc oserait nier qu'à certaines heures rares le professeur ne ressente l'ineffable joie, que lui seul comprend, d'avoir aidé un esprit à éclore, d'avoir assisté au phénomène unique et merveilleux d'une intelligence qui s'ouvre ? »

« Aucune satisfaction d'amour-propre, ni les jouissances matérielles, ni une position sociale enviée ne m'ont jamais paru valoir les joies intimes de notre carrière, avec les émotions lyriques de la pensée et de la poésie que nous éprouvons plus fortement que personne, parce que seul l'effort sans cesse renouvelé pour en communiquer le frisson aux autres peut nous les faire sentir dans toute leur plénitude, dans toute leur profondeur et dans leur éternelle fraîcheur. Cela n'est pas monnayable. »

Celui qui connaît la discrétion et la pudeur morale de M. Esch, sa haine de la pose et de la phrase, sera frappé par l'accent lyrique avec lequel il exalte la poésie de son métier, et ne s'étonnera plus qu'aucun effort ne lui ait paru trop ardu pour escalader les sommets de la science, aucune étude trop âpre pour réaliser le professeur idéal.

II. Connaître à fond la langue et la littérature française, sa spécialité, presque autant la littérature allemande et la latine, et encore la littérature grecque, telle fut son ambition. Pour la réaliser,

il assumait un travail vraiment surhumain, travail d'Hercule pour le passé, travail de Sisyphe pour le présent, pour la littérature contemporaine, dont la connaissance ne saurait jamais être à jour.

Pendant la dernière année de sa vie, pendant sa maladie il s'est attelé encore à l'étude de Proust, et il avait sur sa table de travail les éditions de luxe des dernières œuvres de Stefan Zweig et de Rainer Maria Rilke, des volumes de Gide et de Valéry.

A voir sa luxueuse et volumineuse bibliothèque, à voir la liste des livres publiés et des conférences faites par lui, à voir surtout les articles innombrables publiés par lui, on pourrait être tenté de croire qu'il considérait ses fonctions de professeur comme secondaires et qu'il était avant tout littérateur et critique. Je suis, quant à moi, absolument convaincu du contraire et que chez lui le professeur primait le littérateur. Ses études et critiques littéraires visaient en dernier ressort l'enseignement, la communication aux élèves de ses impressions personnelles au contact de la littérature, la communication de sa propre personnalité accrue, enrichie : car, plus le foyer est intense, plus le rayonnement est grand.

III. S'il savait toute la matière qu'il était appelé à enseigner, il savait aussi la meilleure méthode d'enseigner ces matières ; car autant que de littérature, il s'occupait de pédagogie, de pédagogie générale et théorique, mais surtout de pédagogie spéciale et pratique, de celle, qui traite des méthodes à appliquer dans l'enseignement du français et du latin, de l'enseignement dans les lycées de jeunes filles.

Son outillage littéraire et pédagogique était complet. Il était abonné personnellement à une quinzaine de revues, moitié littéraires, moitié pédagogiques. Il tenait à avoir lui-même tous les livres qui pouvaient lui être de quelque secours dans ses leçons. Dans le bulletin N° 21 de l'Association (1926) il a publié un essai de bibliographie pratique pour le cours de français (Méthodologie — Conseils sur l'art d'écrire — Dictée — Explication de morceaux choisis — Leçons de choses — Prononciation et diction). Il aurait pu, d'après sa propre bibliothèque, dresser un tableau analogue pour le cours de latin. Rien que pour Horace qu'il enseignait en 1^{re}, il avait presque toute la série des éditions savantes et scolaires, les anciennes et les modernes, des traductions allemandes et françaises, en vers et en prose, des commentaires, etc. Il suffisait de lui signaler une nouvelle édition, un nouveau commentaire pour qu'aussitôt il l'achetât. Sa bibliothèque scolaire et pédagogique était à jour comme la littéraire.

C'est qu'il n'avait pas la prétention d'avoir la science infuse, de tout savoir, comme les marquis de Molière, sans avoir jamais rien appris. Mais il croyait de son devoir de connaître tout ce qui se publiait en fait de commentaire, de méthode d'explication, de pré-

paration de devoirs, méprisant ce qui était médiocre, faisant son profit de ce qui était sensé, heureux s'il découvrait quelque chose de nouveau, d'original.

Ce serait exagérer, certes, que de prétendre que M. Esch n'a jamais improvisé de leçon; mais à voir comme il a analysé, annoté ses textes de classe, comme le plan, la division, la suite des idées, les beautés poétiques et rythmiques sont étudiées sur ses fiches, on voit que rien n'est laissé au hasard dans ses préparations, pour le plus grand bien de ses élèves.

Aux leçons brillantes où les élèves sont étourdies par la parole intarissable du professeur ou ahuries par l'étalage d'une science au-dessus de leur entendement, il préférerait les leçons solides, méthodiques, adaptées à l'intelligence de la classe.

La préparation de ses devoirs était tout aussi méticuleuse et consciencieuse. Ce n'est pas lui qui aurait emporté en classe un recueil de devoirs pour donner au hasard le premier sujet venu. Le sujet était choisi d'avance, le plan et les idées notées sur une fiche, souvent datée. Les devoirs étaient tirés de partout; articles découpés dans des journaux ou revues, livres de lecture, auteurs lus en classe, manuels et revues ad hoc, cartes postales illustrées, parfois simples, plus souvent artistiques, reproductions ou photographies de tableaux ou autres œuvres, etc.*).

J'ai là sous la main des douzaines de cartons remplis de notes sur la préparation de ses cours, leçons et devoirs, de français et de latin, préparation d'une minutie étonnante pour toutes les classes, notes aussi nombreuses sur l'appréciation de tel devoir et les réflexions suggérées par sa correction. Je choisis quelques exemples entre « mille »:

a) III^e. Sujet: Sous la lampe, le soir. (D'après la photographie du tableau de Brouillet: *Intimité. Musée du Luxembourg.*)

But de travail: Savoir voir!

Ecueil à éviter: Sentimentalité!

Pour la correction: négliger *cette fois-ci* les fautes d'orthographe et de grammaire et s'attacher uniquement *aux fautes de style.*

La photographie, grande et belle, est jointe avec une autre notice:

*) Sa lecture en classe était tout aussi minutieusement préparée. Dans tel conte qu'il lisait aux élèves, lui, cet incomparable diseur, avait noté les liaisons de mots, les accents et les arrêts de la phrase par des signes particuliers, comme cela se pratique dans les manuels de diction.

b) *Enseignement des jeunes filles.*

Nécessité de réagir contre la sentimentalité: Lecture de *La Fontaine* et de *Molière!*

c) *Féminiser et rendre plus pratique l'enseignement pour jeunes filles.*

Sujets de devoirs:

— *Crise domestique*: 1) le pittoresque, 2) les causes.

— *Ouvrages de dames.*

— *Le piano.*

d) **Les idées des jeunes filles.**

Remarques sur le dernier devoir de la III^e, 192...: «*Ouvrages de dames*».

1. Les mêmes fautes reviennent toujours!

2. La plupart — 16—17 ans — n'ont guère que le souci de **s'amuser.**

3. *Franchise délicateuse*: avouent ingénument leurs petits défauts. . . . Confiance absolue dans la vie.

4. Espiègles: telle élève (nom) trouve naturel que sa sœur s'occupe de travaux à l'aiguille. Mais elle!

4bis. Connaissance complète des travaux féminins. Mais la plupart y *répugnent!!*

5. Citer en entier le devoir de 3 élèves (nommées).

e) Une III^e, 192., 25 élèves, une queue de classe de 5—6 élèves bonnes à rien.

Eh bien! Toutes, y compris les faibles, ont bien réussi le devoir suivant:

La maison de mes rêves (où? description de l'extérieur et de l'intérieur). Beaucoup de devoirs même excellents.

f) **Note importante pour 1925—26!**

Noter, dans les réponses en classes et dans les devoirs (choisir sujets ad hoc! !), tout ce qui, à un titre quelconque, peut paraître révélateur sur les idées, la mentalité de la jeune fille d'aujourd'hui! !

Réclamer tous les devoirs au directeur! !

(fin juillet 25.)

g) Voici apparemment la plus insignifiante des notes, et caractéristique quand même dans sa simplicité:

Vendredi, 2 oct.

matin: Donner version en II^e pour lundi: Georquin, P. 703, Les Horaces et les Curiaces, 1^{er} alinéa.

II^e, parler des manuscrits latins (lire art. du Progrès Civique).

après-midi: 2—3. II^e. Introduction à Tite-Live (21^e et 22^e livre). Taine.

Conseils sur la version: Phrase latine. Période latine. Préparation d'une leçon.

après-midi, 3—4. III^e. Aperçu sur le cours de français. Conseils sur la lecture! !

Travaux d'élèves, **Récitation. Le Théâtre!**

Donner comme leçon pour Samedi: Lire en entier Labiche: « La Grammaire ».

Et la liste s'allonge, s'allonge: fiches sur l'explication des auteurs français, classiques et modernes, sur l'explication de pièces entières ou d'actes et scènes isolés; dossiers sur le Vocabulaire français, l'Imagerie scolaire, etc. dénotant chez ce professeur, après vingt ans de pratique, une préparation aussi consciencieuse, aussi scrupuleuse, aussi méthodique que chez un commençant. Et c'est cela que je trouve admirable, parce que très rare, et d'autant plus admirable que ses occupations littéraires auraient pu le tenter d'abrèger ou de supprimer ces préparations quotidiennes.

Il note ce qu'il doit relire lui-même avant la leçon, ce qu'il faut dire et lire lui-même en classe, ce qu'il faut ou ce qu'il peut faire lire aux élèves.

Il note tout aussi précieusement ses propres impressions sur la leçon que l'impression produite sur les élèves, étudie sur lui-même et sur ses classes les questions pédagogiques à l'ordre du jour et celles que son enseignement lui suggère chemin faisant.

Il est hanté par la question d'avenir de l'enseignement secondaire classique en général, et celle de l'enseignement féminin en particulier.

L'enseignement du latin au lycée, le latin court, l'enseignement littéraire du français, l'enseignement des jeunes filles plus féminisé, réflexions sur les leçons pratiques, la pratique de la Rédaction et sa valeur éducative au point de vue psychologique et logique, un roman pédagogique, une suite à Notre Métier, etc., etc., voilà des études qui se trouvent amorcées sur d'innombrables fiches et que sa mort si brutalement prématurée l'a empêché d'achever et de publier (comme dissertations de programme!). Pendant opera interrupta.

Ses classes formaient sa famille. Il vivait avec elles et pour elles. Il notait l'impression que les nouvelles élèves lui faisaient en arrivant, et confirmait ou rectifiait cette première impression dans le courant de l'année. Telle classe qui a fait sa joie pendant trois ans, servira de point de comparaison pour les suivantes; telle autre qui, médusée par une mauvaise élève, reste fermée, ne se livre pas, ne vibre pas avec lui, il est heureux d'en être débarrassé et la laisse partir sans un mot d'adieu. Voici deux fiches caractéristiques à ce sujet:

a) *Mes classes.*

oct. 25.

Et ce fut, une fois de plus, la prise de contact traditionnelle. Toujours un événement. Plus je vais, et plus il me semble nouveau.

La 1^{re} leçon: après l'engourdissement des vacances « on cherche le pas »!

Rire! Rire! le plus possible.

« Toujours la même chose »? ? !

Jamais la même chose, toujours différent!

Besoin de se renouveler chaque année!!

A chaque rentrée: ces enfants dans leurs bancs — même hésitation, même inquiétude, en reprenant mes cours. Comment aborder ces enfants inconnus?

Je me fais chaque fois l'effet de revenir de fort loin.

b) II^e, 192... Classe fermée d'abord, non hostile, mais indéfinissable, inattaquable. . . . De moi à elle, *nulle tentacule*. Incompatibilité d'humeur majeure? — Non. — Puis, après les trois premiers mois, cela changea. Zèle . . . etc.

Il s'occupait de l'éducation des élèves autant que de leur instruction. S'il les interrogeait oralement et par écrit (dans leurs rédactions) sur l'impression littéraire, esthétique ou sentimentale reçue de telle lecture, il les tenait aussi au courant des idées modernes, des inventions et techniques modernes, des livres nouveaux qui pouvaient les initier aux questions vitales, les préparer à vivre pleinement la vie de leur temps. Il les dégoutait de la vie sédentaire des ronds-de-cuir et leur donnait « le goût de la vie âpre et merveilleuse que glorifient tant de poètes depuis Whitman et Verhaeren ».

« Il y a une manière, élevée de ton et de pensée, de discuter avec nos élèves de I^{re} des questions d'actualité; si des esprits timorés n'osent soulever ces discussions dans nos petits milieux où les idées sont toujours rapetissées, peut-on, doit-on abandonner aux voix haineuses et troubles de la politique le soin de capter les jeunes gens sans que leur esprit critique soit formé? Loin d'éviter de discuter,

avec calme et dignité, les questions actuelles, les professeurs d'histoire et de littérature feront bien de les soulever. » Voilà qui s'appelle former des âmes.

Il voulait l'enseignement intéressant, attrayant, vivant.

« Le premier devoir de l'enseignement, c'est de n'être pas ennuyeux. — Il faut que des éclats de gaieté fussent au milieu des graves récitation. — Ce qui importe, c'est que, la leçon finie, tout le monde se dise: déjà! Nous devrions arriver à stimuler la curiosité intellectuelle de nos élèves au point qu'ils nous poseraient des questions au lieu de répondre par des monosyllabes à celles que nous leur posons. »

Tel était son rêve. Il essayait de tous les moyens pour vaincre la timidité des élèves, pour secouer leur torpeur, pour les forcer à parler, à s'exprimer, à prendre part à la discussion.

Les seules élèves qu'il ait jamais méprisées, si j'ose employer ce terme trop fort, qu'il ait négligées, ce sont les élèves toujours muettes, qui n'ont jamais desserré les lèvres, que rien n'a pu faire sortir de leur silence, de leur mutisme obstiné.

La théorie et la pratique, la science littéraire et la pédagogie se complétaient et se fondaient harmonieusement chez lui de manière à lui créer ce savoir-faire naturel et réfléchi, prime-sautier et entendu du maître accompli, sûr de lui-même et de ses élèves, du maître qui peut un moment lâcher la bride à sa classe, se permettre une digression, une distraction, mais à qui, après ce relâchement apparent, il suffit d'un mot, d'un signe, d'un geste pour ramener la classe au silence, à l'attention, au recueillement. Il avait vraiment la classe dans sa main.

IV. Ce qui achève le portrait de M. Esch, ce qui lui a donné ce grand ascendant sur ses élèves en même temps que sur le public, c'est sa forte personnalité, c'est son caractère, qui était à la hauteur de sa science et de son intelligence.

« Plus que par ce que nous enseignons, nous valons aux yeux des enfants par ce que nous sommes. — Seule une personnalité libre pourra interpréter dignement et sans attitude empruntée la pensée philosophique ou scientifique, ou faire revivre les grandes âmes historiques. Seul un homme libre, seul un citoyen libre, mais conscient de ses devoirs, peut élever des hommes et des citoyens libres. L'inquiétude intellectuelle est la noblesse des esprits. »

Ajoutons à toutes ces qualités intellectuelles et morales, les avantages physiques d'un organe d'une rare souplesse, d'une voix claire, chaude et mélodieuse, d'une élocution facile, d'une diction impeccable, et nous comprendrons qu'il ait été cet animateur incomparable, ce professeur accompli tant vanté par ses élèves.

Ainsi doué, ainsi outillé, ainsi préparé, Esch faisait ces leçons magistrales, où il initiait ses élèves aux littératures française et latine, aux grands courants et aux grands noms de la poésie et de la prose française. Leçons inoubliables pour celles qui les ont entendues, leçons impatientement attendues comme des « récréations », jamais comme des corvées.

Prose cadencée de Rousseau, Chateaubriand et Flaubert, vers de Ronsard et Du Bellay, Chénier et Musset, Lamartine et Hugo, les odes d'Horace, M. Esch les disait, les lisait, les scandait avec un accent si personnel, une intonation si cadencée que le rythme en restera à jamais gravé dans l'oreille.

Telles élèves ont déclaré n'avoir vraiment compris, n'avoir pleinement goûté et passionnément aimé la poésie de Lamartine ou de La Fontaine p. ex., qu'après avoir passé par son enseignement. Et s'il est arrivé autrefois que des vers étudiés tout mécaniquement en classe, sans explication littéraire et esthétique, sont restés à jamais comme déveloutés et dépouillés de leur parfum poétique, les vers interprétés par M. Esch resteront toujours comme enveloppés, imprégnés de poésie.

Voici ce que m'écrivit, aterrée par la nouvelle de sa mort, une ancienne élève qui a quitté le lycée depuis dix ans (en 1918) et qui n'a eu M. Esch comme professeur que pendant une année, en III^e. Elle ne peut se faire à l'idée que « le Maître, dont les leçons empreintes de vie et d'enthousiasme laissent un souvenir lumineux dans son cœur, s'en soit allé pour jamais ». Elle voudrait « se plonger dans la lecture de ses livres, où elle est sûre de retrouver non pas seulement l'accent de M. Esch, mais encore l'âme du défunt ». -- « Et s'il nous est ainsi permis (en lisant ses livres) de prendre un nouvel essor, de « nous sentir un peu meilleurs », ne sera-ce pas là la plus belle œuvre du maître et le meilleur hommage de celles dont il fut l'éducateur inoubliable ? »

Mais le plus bel éloge, le portrait le plus frappant du maître vénéré de ses élèves, se trouve dans le discours, si éloquent dans sa simplicité, de M^{lle} Berthe Gehlen :

« Jamais aucune de nous n'oubliera les heures claires que furent pour nous vos leçons. Mais peut-on les appeler leçons ? C'étaient des récréations pour nous ; nous nous en réjouissions d'avance. Avec quel art vous réussissiez à éveiller nos jeunes âmes à la poésie, à leur faire sentir la beauté d'un vers ! Quand, de votre voix vibrante d'émotion, vous nous lisiez un beau poème, il n'avait plus besoin d'autre explication. Les inflexions de votre voix nous faisaient comprendre et sentir ce que vous ressentiez vous-même, les sentiments les plus délicats du poète, l'harmonie d'un vers.

« Mais vous n'étiez pas seulement pour nous le maître qui cultivait notre esprit ; vous étiez également l'ami, le conseiller paternel qui nous préparait à la vie. »

Sévère pour lui-même, il l'était aussi pour les autres. Ce n'est pas lui que l'inspection effrayait, bien au contraire, il en proclamait la nécessité pour tous les professeurs et la réclamait instamment pour lui-même. Il m'a toujours reproché de n'en pas faire davantage, surtout de ne pas l'inspecter plus souvent lui-même.

Il aurait voulu aussi qu'on pratiquât sur une vaste échelle les visites réciproques de professeur à professeur. C'est ainsi qu'il a assisté lui-même aux cours de M. Braunshausen: il était convaincu qu'un professeur intelligent peut toujours apprendre en voyant pratiquer d'autres méthodes que la sienne ou sa propre méthode par d'autres professeurs.

Une des questions qui le préoccupaient le plus, c'est le recrutement des professeurs, et comme corollaire, la réforme des examens supérieurs.

Son ambition avait été de siéger aux examens de la candidature et du doctorat, au séminaire pédagogique et à l'examen pratique; jamais ambition ne fut plus justifiée ni moins satisfaite. S'il a siégé deux fois au séminaire pédagogique et à l'examen pratique, la première fois qu'il a été nommé membre du jury pour les grades, c'était en 1927, la maladie l'a terrassé et forcé de donner sa démission.

Son rêve était de former un corps d'élite, un corps de grands professeurs, en écartant impitoyablement de la carrière professorale, et cela dès les examens pour les grades, mais surtout à l'examen pratique, tous les candidats qui n'avaient pas l'organe souple, la prononciation claire et nette, l'élocution facile et le vocabulaire abondant, ceux-là d'abord, et ensuite ceux qui avaient la voix agréable et le débit aisé, mais n'avaient rien à dire.

Et lui qui avait tant de choses à nous dire, peut-on assez regretter qu'il soit parti, qu'il nous ait quittés si tôt! Comme il aurait pu, pendant vingt ans encore, verser à pleines mains le bon grain, à pleine bouche la bonne parole à ses élèves!

Hélas! nous avons perdu un grand professeur!

H. AHNEN.

Miscellanea Phonetica.

Vor einem Dutzend Jahren machte ein junger Draufgänger den Vorschlag, an unsern Mittelschulen systematische Phonetik zu treiben, und wurde damit glänzend abgewiesen. Auf seinem strategischen Rückzug meinte er etwas säuerlich, da der Idee ja doch die Zukunft gehöre, sei es vielleicht eleganter gewesen, sie einfach gleich zu dulden. Wenn er heute den Kampfbericht von damals nachläse zum Vergleich mit dem heutigen Stande der Dinge, so

würde er sich vielleicht freuen, wenn uns nicht allen die Jahre die Freude am Gelingen schwerer machten. Manches ist heute selbstverständlich geworden. Als man kürzlich auf die Suche ging nach einem neuen englischen Handbuch, da fand es sich, daß es fast keine mehr gab, die nicht auf phonetischen Grund gebaut waren. Man wählte von dem Vorhandenen eines der besten Bücher aus. Die Schüler sind nun selbst imstande, mit Hilfe ihres Buches alle neuen Wörter zu sprechen und sie nach dem Vergessen wieder nachzuschlagen. Ein Buch muß doch etwas Herrliches sein, da es einem sagen kann, was man sonst nicht wüßte. Da hätte man eher darauf kommen müssen. Da und dort in der Welt sind die Schulen zu phonetischen Methoden übergegangen, nachdem durch sie auch die Linguistik erneuert worden war. Noch allzu viele Leute denken an unheimlich verzerrte oder gar auf dem Kopfe stehende Buchstaben, wenn von Phonetik Rede geht, als ob sich eine Wissenschaft erschöpfte in dem Mittel, das dazu dient, ihre Ergebnisse aufzuschreiben. Aber grade durch diese kindliche Meinung erhält die phonetische Schrift, und zwar die Schrift der International Phonetic Association, den Wert eines Symbols für die Lautwissenschaft überhaupt. Von ihren Fortschritten sei deshalb zunächst die Rede.

Es sei von vornherein zugegeben, daß sich diese Schrift vielleicht verbessern ließe. Aber es liegt im Wesen jeder Notierung, daß auch eine durchaus minderwertige, die allgemein verwendet wird, noch größere Dienste leistet als drei gute, die sich nicht durchsetzen können. Die englische Rechtschreibung zum Beispiel — man verzeihe die Ironie des Ausdrucks — ließe sich nur sehr schwer verschlechtern, und doch finden sich mehrere hundert Millionen Menschen damit ab. Das Verstehen, die Mitteilung von Gedanken wird ja erreicht, wenn auch viel wertvolle Kraft dabei verloren geht. Die internationale phonetische Vereinigung mit ihrem Organ, dem Maître Phonétique, steht heute in ihrem 43. Jahre. Um sie gruppiert sich immer mehr das gesamte phonetische Studium. Die Zahl der Mitglieder aus allen Enden der Welt beträgt heute viele Hunderte; darunter auch zwei Luxemburger. Das Lebenszentrum ist London, wo der Schriftführer Daniel Jones eine unglaubliche Initiative entfaltet. Unter anderm ist heute sein Aussprachewörterbuch der englischen Sprache, das einzige seiner Art, die Grundlage fast sämtlicher englischer Lehrbücher. Jeden Tag verzichtet irgend ein Autor auf seine eigene Aussprachebezeichnung zugunsten derjenigen des Pronouncing Dictionary. Die Neuauflage der Werke des großen Anglisten Krüger, die Handbücher des Dolmetschers der Botschafterkonferenz Camerlynck*), die neuen Ausgaben aus dem Verlage Velhagen und Klasing, soweit man blickt, überall gründet heute das Glossar auf Jones. Noch vor wenigen Jahren hat man sich

*) Camerlynck starb im vergangenen Februar an der Grippe.

dagegen gewehrt. Wer aber schon vor zehn Jahren an Jones und seine Methoden glaubte, freut sich über die Wandlung umso mehr. Der deutsche Neuphilologenverband, der Haager Linguistenkongreß und andere Gruppen haben offiziell das System der I. P. A. angenommen. Die japanische Regierung hat den originellen und unterschiedenen Mitarbeiter von Daniel Jones, Harold Palmer, vor einigen Jahren nach Tokio berufen, damit er den englischen Unterricht in Japan nach den Grundsätzen der Phonetic Association durchführen möchte. Jedes Jahr ließen sich seit langem Dutzende von japanischen Studenten durch Professor Jones in die Phonetik einführen.

Aber aus der langen Liste der hierher gehörigen Tatsachen seien nur noch zwei hervorgehoben, denen wirklich eine tiefere, gewissermaßen eine symbolische Bedeutung zukommt: Die von dem großen Bahnbrecher der experimentellen Phonetik, Abbé Rousselot, und von H. Pernot geleitete Revue Phonétique, mit eigener Lautschrift, stellte 1914 ihr Erscheinen ein. Rousselot starb 1924, und nun wird heute angekündigt, daß die Revue unter der Leitung Pernots wieder aufleben werde. Der Haager Linguistenkongreß vom April 1928 übernahm das Patronat und ernannte einen Stab von Mitarbeitern, darunter auch D. Jones. Pernot aber hat auf die Lautbezeichnung Rousselots verzichtet und die des Maître Phonétique übernommen. Damit ist unseres Erachtens ein entscheidender Schritt auf dem Wege zur einheitlichen Weltlautschrift getan.

Im Verlage der «Norddeutschen Mission» in Bremen erschien vor kurzem ein Büchlein, das den Anfang einer Serie darstellen soll. Daß der Titel hierher gesetzt würde, wäre wohl etwas viel verlangt, aber es handelt sich um ein Schulbuch in der Ewesprache für die Kinder der Goldküste. Die Schrift ist diejenige des Maître Phonétique. Und so werden die glücklichen kleinen Neger ihre Sprache schreiben und lesen lernen, jedenfalls in viel kürzerer Zeit als ein englisches Kind seine eigene Rechtschreibung lernt. Aber da man in Europa und in Asien sich bemüht, wenigstens die lateinischen Einheitslettern einzuführen — man denke an Japan, China, die Türkei und Deutschland —, so darf man hoffen, daß die Idee der Vereinheitlichung dem Siege entgegengeht. Natürlich gibt es auch heute noch geschleite Leute, die wegen eines Zeichens, das ihnen nicht behagt, an ihrem eigenen Systeme festhalten. So nennt der Nanziger Professor Ch. Bruneau in der Vorrede zu seinem kürzlich erschienenen, übrigens sehr brauchbaren Manuel de Phonétique (du Français) das System der Association Phonétique eine «Herausforderung an den gesunden Menschenverstand». Und dann geht er hin und verwendet seine eigene Lautschrift, die bestenfalls ebenso schwer, jedenfalls weniger konsequent ist und namentlich den Leser zwingt, zu den Systemen, die er bereits kennt, noch ein weiteres hinzuzulernen. Aber die Beispiele für solches Vorgehen werden erfreulicherweise immer seltener.

Die Phonetik ist nur das wissenschaftliche und methodische Studium der Laute, das heißt eines Wissensstoffes, den man sonst ja auch studieren muß, mit dem Unterschiede bloß, daß man dann die Freiheit hat, dafür einen Zufallsweg zu benutzen und auf diese Weise zehnmal soviel Zeit zu brauchen als bei planmäßigem Vorgehen. Im besonderen ermöglicht es die Lautschrift, für dieses Studium dasselbe zu tun wie in allen Wissenschaften, nämlich die Hilfe von Büchern in Anspruch zu nehmen. Es ist also wohl zu hoffen, daß dem wissenschaftlichen Studium der Sprechlaute bald keine Schwierigkeiten mehr entgegenstehen werden. Zwingt uns denn nicht schon der Rundfunk dazu, der klanglichen Seite der Sprache eine ganz andere Pflege zu widmen als früher, wo mancher sich damit begnügen durfte, nur die gedruckte Form einer lebenden Fremdsprache zu erlernen? Überall im Auslande wissen die Radiostationen, was sie den Phonetikern verdanken. (Vgl. dazu Sandreau, *La Radiophonie et l'étude de l'allemand. Revue de l'Enseignement des Langues Vivantes*. Nov. 1928.) Die British Broadcasting Corporation hat im Interesse der Radiohörer einen Ausschuß für phonetische Fragen eingesetzt, dem natürlich wieder Daniel Jones zugeteilt wurde.

In den letzten Jahren ist das Studium unserer Heimatsprache mit erneutem Eifer aufgegriffen worden. Einmal wurden nach ausländischem Vorbilde sogar Fragebogen verschickt, die eine Bestandsaufnahme unseres Sprachgutes in die Wege leiten sollten. Den Willen zu dieser Tat und auch das gewählte Mittel an sich kann man nur loben, aber Erhebungen dieser Art, die naturgemäß in Massen vorgenommen werden müssen, können nur dann zu einem ernsthaften Ergebnis führen, wenn die Gesamtheit der Mitwirkenden für diese Aufgabe gründlich und einheitlich geschult werden konnte. Diese Schulung ist aber nicht nur allgemein linguistischer, sondern vornehmlich phonetischer Art. Wann und wo aber wäre diese betrieben worden? Vor Jahren schrieb jemand in der *Revue Luxembourgeoise*, die allgemeine Verbreitung phonetischer Kenntnisse sei die unabweisbare Voraussetzung für eine wissenschaftlich ernst zu nehmende Sammlung der Erscheinungen unserer Muttersprache, und diese Sammlung selbst müsse jeder Arbeit auf diesem Gebiete vorausgehen, wenn dieselbe nicht sollte später wieder einmal gemacht werden müssen. An dieser Erkenntnis dürfte man heute schwerer vorbeikommen als je. Man schule sich also die Mitarbeiter in Stadt und Land, je mehr, desto besser. Und zu diesem Zwecke schließe man sich zu phonetischen Zirkeln zusammen und bilde eine Stammvereinigung, eine Art phonetisches Institut für das ganze Land. So

würde es ermöglicht, durch gemeinsame Anstrengung das bescheidenste Rüstzeug anzuschaffen, das sich der einzelne bestenfalls nur unter großen Opfern erwerben kann. Es wären besonders Bücher und Zeitschriften zu beschaffen, und wenn es dann auch noch für einige Apparate zu experimenteller Forschung reichen sollte, wo wäre dabei das Übel?

J. FELTES.

Une classe de français en 1^{re}.

Le Monologue de Figaro.

A. — Questions qui précèdent la lecture du morceau (Cahen : prose).

1^o *Quel changement constate-t-on dans les tendances générales de la littérature française lorsqu'on passe de l'époque de Molière à celle de Beaumarchais?*

La littérature, du temps de Molière, n'a rien d'inquiet ni de tourmenté. Soucieux de réaliser son idéal de beauté en se conformant aux règles du goût définitivement fixées par l'*Art Poétique* de Boileau, elle respecte l'ordre politique établi, la hiérarchie, les cadres sociaux, elle respecte l'ordre temporels et spirituels. De quelque côté que l'esprit se tourne, il n'éprouve ni trouble ni malaise. En politique, comme en religion, le dogme règne avec une autorité incontestée. Les quelques notes discordantes qui s'étaient élevées au temps de la Fronde se sont tuées. Nulle voix ne met en question les principes qui sont à la base des institutions sociales, et personne n'aspire à changer les conditions actuelles du monde et de la vie. Les écrivains, qui voient dans la royauté la garantie et la protectrice de l'ordre, se proclament heureux de cette ère de discipline et de régularité. Ils vivent dans la triomphante certitude que les véritables destinées de la France s'accomplissent. Aussi ne songent-ils même pas à démontrer la légitimité de l'ordre établi; leur unique souci est d'en rehausser la splendeur. Cette certitude inébranlable, cette absence de toute hésitation, cet optimisme confiant se traduisent par l'harmonieux équilibre que respirent toutes leurs œuvres, par la lucide unité qui y préside, par la pureté des lignes, le développement tranquille et continu qui apparaissent partout.

Mais cette littérature ne pousse pas le désintéressement artistique jusqu'à l'indifférence dédaigneuse à l'égard des réalités pratiques de la vie. Si les écrivains se gardent de rien changer à la société qui est faite et bien faite, ils ont tout de même la prétention de travailler au perfectionnement de l'individu, à l'ennoblissement de l'âme humaine. La littérature n'est pour eux autre chose qu'une étude du cœur humain, un instrument d'analyse psychologique. Les genres qui

se sont développés au 17^e siècle, ce sont précisément ceux qui vivent de l'étude générale du cœur humain, de l'analyse de l'homme intérieur et qui proposent à l'individu une règle de conduite. Le siècle de Louis XIV a vu fleurir le genre des « Pensées », des « Maximes » et des « Caractères », genre qui n'est autre chose qu'un appareil enregistreur de l'observation psychologique. Le même siècle a porté à la perfection l'éloquence de la chaire et surtout la littérature dramatique, qui se propose essentiellement d'étudier la lutte des passions et des volontés et de démêler devant nous l'écheveau compliqué de la nature humaine. L'homme qui intéresse les auteurs dramatiques, ce n'est pas l'homme considéré comme membre de la société politique, l'homme se débattant dans les entraves légales et sociales qui le ligotent — la question sociale ne se pose pas pour Molière — mais l'homme considéré soit en lui-même, soit dans ses rapports mondains avec les autres hommes.

Les choses ont changé du tout au tout à l'époque de Beaumarchais. La littérature a cessé d'être un instrument de culture désintéressée. D'artiste et de psychologique qu'elle avait été au siècle précédent, elle est devenue essentiellement militante. Révoltés contre l'autorité, exaspérés par les fautes et les misères du règne, par la famine, les impôts, les vexations financières, les esprits ont pris en aversion le despotisme et les classes privilégiées sur lesquelles il s'appuie. Et ce revirement se reflète dans la littérature. Elle n'est plus pour les écrivains une fin, mais un moyen. Ce qui avait été un instrument d'analyse est devenue une arme de combat, un instrument de propagande. On écrit pour agir, pour travailler l'opinion publique, pour faire éclater aux yeux de tous les abus du pouvoir, les iniquités sociales. Cette tendance est manifeste non seulement dans les écrits sociologiques, dans les articles de l'encyclopédie, mais encore dans les écrits proprement littéraires. Dans la *Henriade* Voltaire se propose de glorifier Henri IV, l'auteur de l'édit de Nantes, et dans une tragédie comme *Mahomet* il s'assigne comme but essentiel de combattre le fanatisme. A lire les ouvrages de Beyle, de Montesquieu, de Voltaire, de Rousseau, de Diderot, le public se persuade peu à peu qu'un écrivain n'est plus un artiste ni un psychologue, mais un « philosophe » chargé de détruire les erreurs et les préjugés et de répandre les idées de justice, de bienfaisance, de progrès. Son domaine semble se restreindre à la politique, à la législation, à l'économie sociale. Aussi, tandis que Molière fait consister la comédie dans la peinture et la critique des travers humains et qu'il s'applique à éclairer de traits révélateurs et décisifs le fond indestructible de la nature humaine, Beaumarchais se sert du théâtre pour faire la critique des abus sociaux. « Les vices, qui les abus, dit-il dans la préface du *Mariage de Figaro*, voilà ce qui ne change point, mais se déguise en mille formes sous le masque des mœurs dominantes; leur arracher ce masque et les montrer à découvert, telle est la noble tâche de l'homme

qui se voue au théâtre.» Et il attend de la chasse impitoyable qu'il donne aux abus les plus heureux résultats. «Le théâtre est un géant, dit-il, qui blesse à mort tout ce qu'il frappe.»

2° *Est-ce à dire que la question sociale n'ait jamais été soulevée par les écrivains du 17^e siècle?*

Ce n'est pas dans le théâtre du 17^e siècle qu'il faudrait aller chercher des attaques dirigées contre les institutions politiques. Un critique théâtral fort réputé, Francisque Sarcey, a soutenu, à vrai dire, qu'Alceste, dont Molière a dépeint si magistralement, dans le *Misanthrope*, l'humeur intraitable et hautaine, est à la cour de Louis XIV le «type du révolutionnaire et du républicain», et que, s'il est livré à la risée des courtisans, c'est «parce qu'il n'y a pas pour une monarchie despotique, de plus dangereux trouble-fêtes que les Alcestes.» Mais il ne faut pas se tromper sur la portée de ce jugement. L'Alceste dans lequel Sarcey salue le premier et le plus radical des républicains, est un Alceste imaginaire, un Alceste que l'imagination du spectateur de nos jours réussirait à détacher du cadre où Molière l'a placé, et qui appliquerait à la politique son esprit de logique, son mépris des préjugés et son horreur pour les capitulations de conscience. Tout ce qu'on peut dire, c'est que Molière s'est attaqué, non pas de front, mais de biais, à un des rouages les plus importants de la machine politique: l'organisation judiciaire, qu'il a dénoncé la vénalité des hommes de justice, leur rapacité, la lenteur systématique des procédures, l'arrogance et l'incapacité des officiers subalternes, des commissaires et des huissiers, la fourberie des tabellions. Mais il n'y a là pour lui que des vices inhérents à l'humaine nature», vices semblables à tous ceux que fustigent dans leurs sermons les prédicateurs du temps.

Il faut attendre la fin du siècle et les écrivains de transition: La Bruyère, Fénelon, Massillon, pour rencontrer l'expression de préoccupations politiques et sociales et les manifestations d'un mécontentement grandissant. La Bruyère constate avec une ironie mordante la disproportion qui existe entre le mérite des grands et la place qu'ils occupent dans l'Etat; il s'indigne contre l'injuste répartition des biens, contre l'excès de misères des pauvres; il s'en prend aux erreurs et aux fautes du souverain. Mais ces pensées à tendance révolutionnaire sont contrebalancées par d'autres qui attestent un esprit incontestablement conservateur. La cause des imperfections sociales, La Bruyère la cherche d'ailleurs dans les défauts particuliers des hommes, plutôt que dans les vices généraux de l'organisation politique. Aussi préconise-t-il comme remède à la crise sociale le perfectionnement du cœur humain.

On connaît la fameuse lettre (voir Cahen, prose) que Fénelon adressa à Louis XIV et dans laquelle il lui expose avec une âpre franchise l'avitissement des mœurs et les misères causées par l'abus

des guerres et l'excès du luxe royal. Sans doute, l'évêque de Cambrai n'a jamais mis en doute les principes fondamentaux sur lesquels reposait la société monarchique de son temps, mais il a été animé par un sincère désir de réformes, et il ne faut pas trop s'étonner que les philosophes du XVIII^e siècle aient salué en lui un précurseur. Si nous voulons entendre gronder, longtemps à l'avance, l'orage révolutionnaire qui éclatera à la fin du XVIII^e siècle, il faut lire certains sermons de Massillon. La véhémence objuratoire qu'il adresse, dans un sermon du *Petit Carême*, aux « grands de ce monde » et que nous avons étudiée dans notre recueil de Cahen, nous donne une idée de la sévérité avec laquelle on jugeait dès la fin du règne du Roi Soleil l'orgueil et la téméraire présomption des classes privilégiées.

3^o *A quel point de vue se place Massillon, lorsqu'il fait le procès aux grands du monde?*

En sa qualité de prédicateur Massillon se place au point de vue religieux, lorsqu'il fait entendre de dures vérités aux privilégiés de la naissance et de la fortune. Il y a pour les puissants de ce monde, pour ceux que Dieu a destinés à la gloire temporelle, marqués de sa grandeur et séparés de la foule par l'éclat des titres et des distinctions humaines, qu'un seul moyen de justifier le rang élevé auquel ils sont placés et l'opulence dont ils jouissent par opposition à l'immense troupeau des déshérités condamnés à la misère et à la servitude: c'est de quitter leur aveuglement, leur orgueil et leurs dissolutions, de témoigner leur reconnaissance au souverain dispensateur des choses humaines par leur respect de la religion et la pratique des vertus chrétiennes. Mais il s'en faut que cette loi de reconnaissance, que le spectacle des inégalités humaines devrait leur rappeler à chaque instant, soit inscrite dans leur cœur. Aussi Massillon, sur le ton de la prophétie, annonce-t-il aux privilégiés que leurs descendants expieront un jour dans la peine et dans la calamité le crime de cette ingratitude. « Les débris de votre élévation, dit-il, seront comme un monument éternel où le doigt de Dieu écrira jusqu'à la fin l'usage injuste que vous en avez fait. »

Le procès que fait Massillon aux grands du monde au nom de la religion, Beaumarchais le leur fera plus tard au nom de la raison humaine. Le Monologue de Figaro (voir Cahen, prose) peut, en effet, être considéré, à certains égards, comme le pendant laïque de la véhémence apostrophe de Massillon. Dans ce monologue fameux sont ramassés tous les traits âprement satiriques et toutes les hardiesses qui font de la comédie du *Mariage du Figaro*, représenté en 1784, une véritable machine de guerre contre le vieil édifice social.

4^o Quelle image éveille en vous le nom de Figaro?

Figaro est devenu aujourd'hui un nom commun désignant un barbier malicieux ou un valet rusé. Une gazette parisienne a même pris comme enseigne le nom de Figaro. Mais à l'origine c'était le nom d'un personnage créé de toutes pièces par Beaumarchais, d'un valet déluré et habile en ressources qui a connu tous les métiers et qui, après avoir exercé celui de garçon apothécaire dans les haras d'Andalousie, celui de poète vagabond, de gazetier, d'auteur dramatique s'est persuadé que l'utile revenu du rasoir est préférable aux vains honneurs de la plume. Ce diable d'homme rempli de la fièvre de son activité, du cliquetis de ses répliques et des insolentes truculences de ses tirades les deux pièces les plus célèbres de Beaumarchais: *Le Barbier de Séville* (1775) et *Le Mariage de Figaro* (1784). C'est le même personnage dans les deux pièces. Mais quel chemin ce drôle spirituel et hardi a parcouru pendant les années qui séparent les deux pièces! Déjà dans les saillies du Figaro qui dans le *Barbier de Séville* offre ses services au comte Almaviva pour arracher la charmante Rosine à l'égoïsme tyrannique d'un vieux barbon et aide ainsi au triomphe de la bonne et saine nature, il y avait quelque chose de hardi, de provocant et de cinglant*). Mais ce n'était que l'espièglerie agressive d'un polisson à qui rien n'impose. Dans le *Mariage de Figaro* le personnage a singulièrement grandi. Il se dresse devant nous comme le défenseur de la liberté contre le despotisme, de l'égalité contre les privilèges. Le sémillant barbier est devenu un impitoyable redresseur de torts, le porte-voix du Tiers-Etat et de tous les mécontents, l'organe éloquent de toutes les revendications de l'opinion publique. La métamorphose du personnage s'explique par le renversement de la situation dans laquelle il se trouve vis-à-vis de son maître, le comte Almaviva. L'amoureux, cette fois-ci, c'est le valet qui se trouve obligé de disputer sa fiancée au grand seigneur libertin et à l'incorrigible Don Juan qu'est son maître tout-puissant.

B. — Questions posées après la lecture du monologue.

Le monologue, dans l'extrait que nous donne Cahen est un peu écourté. L'extrait commence par les mots: « Parce que vous êtes un grand seigneur . . . » et se termine par le trait satirique qui, depuis, est passé en proverbe: « Il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint. »

*) Rappelons quelques-unes des boutades du Figaro de la première pièce: « Un grand nous fait assez de bien quand il ne nous fait pas de mal. » — « Aux vertus qu'on exige dans un domestique, Votre Excellence connaît-elle beaucoup de maîtres qui fussent dignes d'être valets? »

5° *Comment résumeriez-vous la pensée fondamentale de ce monologue?*

Sous prétexte d'épancher sa bile contre les lubies despotiques d'un grand seigneur, Figaro verse le ridicule sur tout ce qui servait de support à l'ancien régime, sur la noblesse, la justice et l'autorité. Il cherche à enfoncer dans l'esprit du parterre la conviction que sous le régime du bon plaisir les faveurs et les jouissances étaient réservées à la nullité, tandis que le mérite était condamné à la peine et au dénuement.

6° *Quel plan préside à l'argumentation sur laquelle repose ce virulent réquisitoire?*

Il n'y a pas d'argumentation abstraite dans l'attaque dirigée par Figaro contre les injustices sociales. Après avoir opposé son labeur acharné et sa compétence scientifique à l'indolence et à l'incapacité de ceux « qui se sont donné la peine de naître », il fait simplement le récit de sa vie et se contente de faire parler les faits. Il abandonne au lecteur le soin de formuler les conclusions qui se dégagent de chacune des mésaventures d'une existence riche en déboires, en misères et en humiliations. Le récit de sa vie, agrémenté de saillies satiriques d'un effet irrésistible, devient ainsi une effrontée dérision de tout l'ordre établi, une sorte de bélièr de combat qu'il manie avec une infaillible précision. Il y a dans le *Britannicus* de Racine un réquisitoire qui est conçu d'après la même recette. C'est le discours par lequel Agrippine, au IV^e acte, entend reprendre son empire sur Néron en lui faisant sentir la noire ingratitude dont il fait preuve à son égard. Point de raisonnements. Des faits! Elle fait à Néron, avec une effrayante sincérité, parfois avec des sous-entendus plus effrayants encore, le récit de ce qu'elle a fait pour lui; elle raconte par le détail ses intrigues avilissantes, ses crimes. Si Néron n'était pas un monstre, cette longue énumération devrait l'ébranler et le ramener à sa mère.

7° *Quelles sont les injustices sociales qui sont dénoncées dans le monologue de Figaro?*

1) *L'iniquité du privilège de la naissance.* Qu'avez-vous fait pour tant de bien? Vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus: du reste, homme assez ordinaire! tandis que moi, morbleu, perdu dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus de science et de calculs pour subsister seulement, qu'on n'en a mis depuis cent ans pour gouverner toutes les Espagnes.» Taine, dans son *Ancien Régime* (voir Cahen, prose: « La Bourgeoisie à la fin de l'ancien régime ») insiste sur les conséquences de cette iniquité qui exclut d'avance les jeunes bourgeois, conscients de leur supériorité, de toutes les hautes places et les relègue à perpétuité dans les emplois subalternes. Aux examens d'artillerie, le généalogiste Chérin est obligé

de refuser les roturiers, et l'abbé Bossut, mathématicien, refuse, pour incapacité et ignorance, les élèves nobles. A ceux qui objectent que du temps de Beaumarchais le privilège de la naissance avait subi de fortes atteintes, il faut rappeler que jamais l'orgueil des privilégiés n'avait été plus grand ni la frivolité de la cour plus incurable. Quand Turgot demandait l'abolition de la corvée, le procureur général Joly de Fleury avait osé déclarer en plein Parlement que les serfs étaient « taillables et corvéables à merci ». Pour écarter à jamais des grades les officiers roturiers, un décret de 1781 déclare inhabile à devenir capitaine tout officier qui ne serait pas noble de quatre générations. Une autre décision du Conseil portait qu'à l'avenir tous les bénéfices, depuis le plus modeste prieuré jusqu'aux plus riches abbayes, seraient réservés aux nobles.

2) *L'exclusion des corporations de tous les travailleurs pauvres.* « Fils de je ne sais pas qui, volé par des bandits, élevé dans leurs mœurs, je m'en dégoûte, je veux courir une carrière honnête, et partout je suis repoussé! . . . » Ce que Figaro dénonce ici, c'est l'exclusivisme des corporations. Tous ceux qui n'avaient d'autre capital que leurs bras, en étaient exclus. Ils n'avaient qu'à se faire voleurs ou bandits, s'ils ne voulaient pas mourir de faim. Les corporations, qui avaient été autrefois des associations fraternelles où les travailleurs se réunissaient pour se défendre et se protéger mutuellement, n'étaient plus, au XVIII^e siècle, que des associations exclusives et tyranniques. L'entrée de certaines corporations coûtait jusqu'à 2000 livres. Le fils du maître devenait compagnon de droit à dix-sept ans, n'acquittait qu'un petit nombre de taxes et était dispensé de la formalité du chef-d'œuvre. Les corporations défendaient avec fureur leurs privilèges chèrement acquis: « Tout le crédit d'un grand seigneur suffit à peine à me mettre à la main une lancette vétérinaire. »

3) *Les absurdes excès de la censure littéraire et politique.* « Je broche une comédie dans les mœurs du sérail; auteur espagnol, je crois pouvoir y frauder Mahomet sans scrupules; à l'instant un envoyé de ne sais où se plaint que j'offense dans mes vers la Sublime-Porte, la Perse, une partie de la presqu'île de l'Inde, toute l'Égypte, les royaumes de Barca, de Tripoli, de Tunis, d'Alger et de Maroc; et voilà une comédie flambée pour plaire aux princes mahométans, dont pas un, je crois, ne sait lire, et qui nous meurtrissent l'omoplate en nous disant: « Chiens de chrétiens! »

Voilà pour la censure littéraire, et voici pour la censure politique: « Il s'élève une question sur la nature des richesses; et, comme il n'est pas nécessaire de tenir les choses pour en raisonner, n'ayant pas un sou, j'écris sur la valeur de l'argent et sur son produit net: aussitôt je vois, du fond d'un fiacre, baisser pour moi le pont d'un château fort, à l'entrée duquel je laisse l'espérance et

la liberté.» On objectera que Turgot, du moins, avait introduit sur la vente des productions un régime de liberté qui devait s'étendre à celles de la presse. Mais Figaro va nous donner une idée de l'étrange conception qu'on se faisait de la liberté de penser et d'écrire accordée aux journalistes: «Pourvu que je ne parle en mes écrits ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place*), ni des corps en crédit, ni de l'Opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui tienne à quelque chose, je puis tout imprimer librement, sous l'inspection de deux ou trois censeurs.» Les gazetiers ne se heurtaient pas seulement à l'arbitraire de la censure. Ceux qui voulaient créer un nouvel organe de l'opinion publique avaient à vaincre l'hostilité de la corporation des journalistes qui repoussaient, comme des intrus, les nouveaux venus. Turgot avait beau briser la tyrannie des jurandes et des maîtrises. Voici le résultat de sa réforme: «Pour profiter de cette douce liberté — dit Figaro, après avoir souligné plaisamment toutes les entraves qui enchaînaient la presse — j'annonce un récit périodique, et croyant n'aller sur les brisées d'aucun autre, je le nomme *Journal inutile*. Pou-ou! Je vois s'élever contre moi mille pauvres diables à la feuille; on me supprime, et me voilà derechef sans emploi.»

4) Les *lettres de cachet*, qui permettaient d'emprisonner sans jugement les innocents. La lettre de cachet était un pli fermé d'un cachet du roi et qui, portant un ordre arbitraire d'exil ou d'emprisonnement, faisait baisser inopinément devant vous, comme dit Figaro, le pont d'un château-fort. Le directeur du département des prisons de l'Etat distribuait en blanc pour les intendants, les grands seigneurs, les gens en place. On en vendait aux pères qui voulaient se débarrasser de leurs fils, aux femmes gênées par leurs maris. On était enfermé sans jugement, quelquefois sans connaître son crime. On ne savait jamais si l'on en pourrait sortir. La famille de Rohan avait obtenu une lettre de cachet contre Voltaire, et si la Bastille s'ouvrit pour lui au bout de cinq mois, ce fut à condition qu'il irait habiter l'Angleterre. Le marquis de Mirabeau obtint contre son fils, le grand orateur, dix-sept lettres de cachet.

5) *L'abus du favoritisme* et l'arbitraire qui présidait aux nominations. «Le désespoir m'allait saisir: on pense à moi pour une

*) Rappelons, à ce propos, le mot de Duclos s'adressant à ses amis: «Messieurs, parlons de l'éléphant; c'est la seule bête un peu considérable dont on puisse s'entretenir sans danger». Cette intolérance s'étendait même aux choses du passé. Il y avait incompatibilité entre le despotisme et la vérité historique, à tel point que les poètes tragiques eux-mêmes n'abordaient l'histoire qu'en tremblant. Le duc de Bourgogne demanda un jour à l'abbé de Choisy comment il s'y prendrait pour dire que Charles VI était fou. «Monseigneur, je dirai qu'il était fou», répondit l'abbé, et il aimait à citer cette réponse comme le plus beau trait de sa vie.

place; mais par malheur, j'y étais propre: il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint.»

8° *Montrez que sous le voile de la fable dramatique et sous le masque de Figaro il est facile de reconnaître l'auteur lui-même.*

Il saute aux yeux, tout d'abord, qu'en dépit de son nom et de son costume, en dépit de la fiction dramatique qui place l'action en Espagne, Figaro n'est pas un Espagnol, mais un Français. Les mœurs que flétrit sa verve caustique, ce sont celles de la France. Personne n'a pu s'y tromper, et l'auteur lui-même se souciait fort peu de donner le change aux spectateurs. Si la Cour s'opposait à la représentation de la pièce, si le lieutenant de police, le garde des sceaux, le roi la déclarèrent impossible à jouer et si Beaumarchais mit plus de temps à obtenir la levée de l'interdiction qu'à composer la pièce, c'est qu'on se rendait parfaitement compte de la portée révolutionnaire d'une comédie où l'autorité et les classes privilégiées étaient criblées d'épigrammes meurtrières. Il est vrai que les privilégiés eux-mêmes qui s'écrasaient aux portes du théâtre le 27 avril 1784, jour de la première représentation, partagèrent le délire général qui accueillit la pièce et soulignèrent par des acclamations forcenées les allusions les plus blessantes et les traits les plus empoisonnés. Mais ces manifestations délirantes prouvèrent à l'évidence que Beaumarchais avait vu juste en dénonçant l'incurable frivolité et la radicale impuissance d'une société qui a perdu la foi en son droit, qui se moque des principes sur lesquels elle repose et qui applaudit aux idées dont elle va périr. La pièce avait un second titre: *La Folle Journée*. Beaumarchais s'était-il douté que ce nom servirait à désigner plus tard le jour de folie que fut le 27 avril 1784?

Ce dont le public se rendait compte également, c'est que Beaumarchais était non seulement l'original authentique de Figaro, qu'il lui avait prêté ses idées, son audace, ses rancunes et ses instincts de révolte, mais que, dans le fameux monologue, il s'était manifestement substitué à son personnage. Cette présence de l'auteur dans son œuvre prêtait d'ailleurs à la pièce un attrait particulier et la mettait en parfaite opposition avec les pièces classiques, qui sont complètement détachées de la personne de l'auteur. L'identité morale de Beaumarchais et de son Sosie apparaît manifeste, lorsqu'on songe que.

a) Le monologue ne sert de rien à la pièce. Il fait longueur et ne contribue en rien au progrès de l'action. C'est un véritable hors-d'œuvre qui aujourd'hui ne produit plus guère d'effet. Mais en 1784, quelques années avant la révolution française, ce monologue constitua le point culminant de la pièce et donna à l'œuvre sa portée supérieure. Si la comédie de Beaumarchais déchaîna un délire général et contribua à hâter, comme on l'a dit, la chute de l'ancien régime, si elle devait paraître à quelques-uns comme «la Révolution

en action » — c'est un mot de Napoléon — c'est que le public a vu dans le monologue de Figaro autre chose qu'une protestation de la ruse et de l'intelligence contre la force et contre l'iniquité, autre chose qu'une révolte de la liberté humaine contre la fortune qui l'accable. Il a vu dans le maître-laquais âpre et frondeur un porte-parole de Beaumarchais qui, oubliant avec la complicité du parterre qu'il est engagé dans l'intrigue d'une pièce de théâtre, s'adresse soudain aux spectateurs et, ramassant en une explosion unique toutes les aspirations, toutes les rancunes et tous les mécontentements qui étaient en l'air, se fait le clairon de la Révolution prochaine. Le clubiste qui, cinq ans plus tard, devait monter sur une chaise au jardin du Palais-Royal pour haranguer la foule, ne devait pas tenir un autre langage.

b) Le récit que Figaro fait des mésaventures de son existence n'est autre chose que le récit de la carrière si active, si mouvementée et si tapageuse de l'auteur. Beaumarchais, tout comme son Sosie, s'était juré de s'arracher aux entraves de sa naissance. Parti d'une boutique de la rue Saint-Denis, il avait passé par-dessus toutes les barrières et à force d'audace et d'aplomb s'était ouvert tous les mondes. Il tâta de tous les métiers, fut successivement horloger, musicien, maître de harpe de Mésdames de France, financier, brasseur d'affaires, auteur dramatique, agent demi-policier, demi-politique, éditeur, fournisseur d'armes, que sais-je encore ? Au cours de cette existence si contrastée il n'y a pas un déshonneur, pas une avanie, pas une humiliation qui lui ait été épargnée ; il n'y a pas une revanche, pas un triomphe qui ne lui ait été accordé. Mais qu'il ait été calomnié, traîné aux gémonies ou élevé aux nues et couvert d'applaudissements, ce bohème de génie n'a jamais connu, en dépit de sa bonté foncière et de la générosité de sa nature courageuse et agissante, la satisfaction d'être estimé et respecté de ses concitoyens. Les aventures qu'il prête à son héros, sont évidemment fictives, mais la ressemblance est frappante. S'il n'a jamais été le valet d'un Almamiva, il est facile tout de même de reconnaître le roman de Beaumarchais dans l'histoire des essais littéraires et financiers que raconte Figaro, dans celle de ses emprisonnements et de ses démêlés avec les censeurs et les feuellistes.

c) Ce ne sont pas seulement ses propres aventures que Beaumarchais prête à Figaro. Il lui souffle également ses idées, ses haines et ses colères. Il peut paraître étrange, en effet, qu'un simple valet — il est vrai que ce métier n'est pour lui qu'un pis-aller et qu'il ne l'a embrassé qu'après l'échec de ses autres entreprises — n'ait d'autre préoccupation que de revendiquer la liberté de penser et d'écrire. Un valet, semble-t-il, devrait être plus frappé des misères matérielles auxquelles étaient voués les petites gens, la tourbe des serfs, des paysans et des travailleurs manuels, plutôt que des misères morales de la bourgeoisie intellectuelle. Ne voit-il

donc pas l'état lamentable du peuple de la campagne? On s'étonne qu'il ait les yeux moins ouverts que La Bruyère qui fait des serfs asservis à la glèbe ce tableau effrayant :

L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides, et tout brûlés de soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible. Ils ont comme une voix articulée; et, quand ils se lèvent sur leurs pieds ils montrent une face humaine; et en effet ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans les tanières où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines: ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé.

d) Ce que Beaumarchais prête surtout à Figaro, c'est son style et sa tournure d'esprit. Cela est d'autant plus visible que, selon la théorie exposée dans la préface de la pièce, l'auteur prétend faire parler chaque personnage selon sa condition: « Chacun y parle son langage; eh! que le Dieu du naturel la préserve d'en parler un autre! » Or, il y a dans le monologue une telle surabondance d'esprit, une verve si éblouissante qu'il serait absurde d'admettre que ce brillant morceau ait été écrit sous la dictée du personnage. Sans doute Figaro n'est pas un laquais ordinaire, et les métiers qu'il a exercés ont pu affiner et aiguïser son esprit. Mais alors même que les joyaux dont il émaille sa tirade, seraient en harmonie avec son degré de culture, ils ne le seraient pas avec la situation où il se trouve. Ce n'est pas un homme menacé dans ses plus chères espérances qui parle, c'est un premier ténor de l'esprit qui se grise de ses propres paroles et qui guette l'applaudissement. Ou plutôt c'est Beaumarchais lui-même qui essaie sur le public ses audaces et ses impertinences de pamphlétaire.

9° *Faites sentir, par des exemples tirés du Monologue de Figaro, la différence essentielle que vous découvrez entre l'esprit de Molière et celui de Beaumarchais.*

Ce qu'on appelle l'esprit proprement dit, c'est une sorte d'ingéniosité à découvrir des rapports imprévus d'idées, une manière de donner à la pensée un relief exceptionnel par un rapprochement inattendu, par une antithèse, par un curieux jeu de phrase, par un rapport nouveau et quelquefois singulier entre l'idée et l'expression. Mais on est si peu d'accord sur le sens exact du mot qu'on a été jusqu'à dire que Molière, qui est pourtant le grand pourvoyeur du rire public, n'avait pas d'esprit. Cela vient de ce que les mots drôles, les saillies amusantes que prête Molière à ses personnages, ne sont jamais le produit de l'esprit qui s'excite, s'admire et se fait valoir. Ce qui fait le sel de ces saillies, c'est la situation où se trouvent les personnages comiques, ou plutôt c'est le caractère qui, dans un brusque jaillissement, se révèle tout à coup dans son fond. Molière n'a pas cru que le comique pût se fabriquer par des recettes. Le rire copieux et large doit sortir, selon lui, de la peinture fidèle de la vie. Il a défini excellemment son genre de plaisanterie quand, justifiant un mot de l'*École des Femmes*, il disait: L'auteur n'a pas

mis cela pour être de soi un bon mot, mais seulement pour une chose qui caractérise l'homme.» Les personnages de Molière — qu'on se rappelle les scènes les plus amusantes de *l'Avare* — sont le plus irrésistiblement comiques quand ils se trouvent dans une situation où ils sont le plus incapables de faire de l'esprit. Molière peint la nature, et la nature ne fait pas de mots. Sans doute les jeunes élégants, les marquis, les précieux et les précieuses qu'il met en scène, s'expriment dans un langage alambiqué et se complaisent aux pointes et aux « concetti », mais ce jargon, Molière ne le prend point à son compte. Il fait tenir aux gens à la mode le langage qui convient à leur caractère et révèle leur travers d'esprit.

Il n'en est pas ainsi du style et du comique de Beaumarchais. Il y a dans le *Mariage de Figaro* plus d'esprit que de gaieté. Cela ne nous étonne pas dans la scène du monologue, attendu que la situation où se trouve Figaro n'a rien qui l'engage à s'abandonner au rire et à la joie. L'esprit, par contre, y jaillit et pétille, vif, prompt, acéré. Figaro semble même trop spirituel. Oubliant le rôle qui lui est confié, il s'étourdit et s'enivre de son propre esprit. Et cela s'explique quand on songe que Beaumarchais s'est substitué à son personnage. L'esprit qu'il prête à son porte-parole diffère essentiellement de celui de Molière. C'est l'esprit d'un journaliste et non celui d'un auteur dramatique. Ou plutôt c'est l'esprit de « mots » et de « saillies ». Les mots à l'emporte-pièce, qui abondent dans le monologue, ressemblent à des bijoux à facettes brillantes ou à fusées lumineuses que l'on enchâsse dans la trame du développement comme on coud des paillettes sur une étoffe. Ces pierreries ne font pas partie de l'étoffe, mais elles n'en sont que plus visibles et plus voyantes. Que de finesses, que d'allusions audacieuses, que de méchancetés gratuites, que de rapprochements imprévus qui nous prouvent que Figaro fait de l'esprit pour le seul plaisir de se prouver qu'il en a, pour montrer au public son adresse et son ingéniosité ! Voici quelques exemples :

Au lieu de dire qu'il est las d'exercer le métier de vétérinaire, et qu'il veut faire du théâtre, il dira, sans avoir l'air d'y toucher, que « las d'attrister des bêtes malades, il se jette dans un métier contraire ».

Au lieu de dire simplement qu'il a été relâché après avoir purgé sa peine en prison, il trouve ce tour ironique : « Las de nourrir un obscur pensionnaire, on me met un jour dans la rue. »

Et voyez par quel savant effet d'antithèse il sait opposer la noire méchanceté des hommes à sa candeur et à sa naïveté : « Auteur espagnol, je crois pouvoir fronder Mahomet sans scrupule ; à l'instant un envoyé de je ne sais où . . . » Et un peu plus loin : « Comme il n'est pas nécessaire de tenir (Beaumarchais joue ici sur le double sens du mot « tenir ») les choses pour en raisonner, n'ayant pas un sou, j'écris sur la valeur de l'argent et sur son produit net :

aussitôt je vois, du fond d'un fiacre, baisser pour moi le pont d'un château-fort. . . .» Ou encore: «J'annonce un journal périodique, et croyant n'aller sur les brisées de personne, je le nomme *Journal inutile*. Pou-ou! je vois s'élever contre moi mille pauvres diables à la feuille. . . .»

On peut dire d'ailleurs que l'antithèse imprévue, le rapprochement inattendu sont à la base de tous les effets comiques du monologue, depuis la superbe explosion de colère qui oppose dès le début les obscurs efforts du valet débrouillard et fûté à la prétendue science politique de tous les puissants de ce monde, jusqu'au mot de la fin: «Il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint.» Ces oppositions, de plus en plus ironiques et chargées de sarcasme, forment un crescendo d'un effet irrésistible.

10° *Quelles réserves convient-il de faire sur la portée politique du monologue de Figaro?*

Il faut s'entendre lorsqu'on dit que Beaumarchais, par les attaques dirigées contre la société de son temps dans le *Mariage de Figaro* et particulièrement dans la scène du monologue, a puissamment contribué à accélérer la fin de l'ancien régime et à précipiter la Révolution. De graves réserves ici s'imposent:

1) Aux grands événements, pour les expliquer, il faut des causes aussi générales qu'eux-mêmes, et une Révolution qui plonge ses racines, comme dit Brunetière, dans le plus ancien passé, n'a dépendu ni ne peut dépendre de la popularité d'un chef d'œuvre dramatique. Le siècle était déjà engagé dans sa voie quand Beaumarchais parut. Rendons à chacun ce qui lui est dû. Voltaire, Montesquieu, Rousseau, les encyclopédistes avaient accompli leur œuvre. Beaumarchais n'avait plus besoin d'inventer une idée. Et de fait, il n'en inventa aucune. Il se contente, selon un mot fameux, de mettre les adresses aux lettres écrites par d'autres. Ou plutôt il ne fait que ramasser les aspirations du public, aiguïser en mots coupants les idées qui étaient en l'air*). Sa pièce n'est donc qu'un symptôme avant-coureur de l'explosion finale. «Beaumarchais, a-t-on dit, n'est pas le colonel du régiment qui monte à l'assaut du vieux régime; il en est tout au plus le fifre.»

2) Beaumarchais était bien mal qualifié pour incarner l'esprit révolutionnaire et pour servir de porte-voix à l'honnête et laborieux Tiers-Etat. C'était un aventurier et un homme d'affaires. Certes, il avait une réelle chaleur d'âme et il était capable de se passionner

*) Fr. Sarcéy est d'ailleurs d'avis qu'un écrivain de théâtre ne doit apprendre à ses contemporains que ce qu'ils savent déjà. Son métier est de le leur rendre sensible. Beaumarchais, qui avait l'institut sûr de l'homme de théâtre, «prenait des mains de tout le monde l'or la fusion des vérités philosophiques, sociales et morales, et il le frappait à une effigie qui en faisait une monnaie reluisante et sonore.»

pour le bien public. Mais comment se fait-il qu'il ne se soit révolté que le jour où il a voulu pour lui-même plus de privilèges qu'on n'en accordait à personne? Au fond, il n'était révolutionnaire ni par tempérament ni par intérêt. C'était un conservateur, anarchiste par boutade, comme beaucoup de conservateurs français. Il ne croit pas que les lettres de cachet soient inutiles et lui-même en sollicite, au besoin. Ce n'est pas pour le peuple qu'il travaille, mais pour le monde des faiseurs et des ambitieux de toute espèce, pour tous ceux qui courent à la conquête de l'argent, du pouvoir et des postes bien rémunérés. Nous avons cherché une formule qui résume le monologue de Figaro. Peut-être avons-nous eu tort d'y voir autre chose que le développement du fameux adage: «Ote-toi de là pour que je m'y mette!» Si Beaumarchais, d'ailleurs, avait vraiment été considéré par ses contemporains comme un apôtre de la liberté et du droit, il n'aurait pas été laissé à l'écart au moment où la nation fut appelée à choisir ses représentants, ceux qui devaient défendre ses intérêts aux Etats-Généraux.

3) On peut dire du monologue de Figaro et du délire qu'il déclama que l'auteur propose et que le public dispose. Si les spectateurs ont tiré de la comédie de Beaumarchais des conclusions que l'auteur avait à peine entrevues, c'est que dans leur imagination ce coquin de Figaro s'était transfiguré et qu'il apparaissait sur la scène, auréolé des plus ardentes espérances qui remplissaient alors les âmes. Applaudir Beaumarchais, c'était fronder le pouvoir qui avait voulu interdire la pièce, c'était célébrer le triomphe de l'opinion publique qui avait plus fait pour l'issue de la bataille soutenue contre la censure royale que l'auteur avec toutes ses démarches et ses ruses. En soulignant par des acclamations délirantes les sarcasmes du monologue, le public célébrait sa propre victoire.

Sujets de devoirs à domicile.

A. Montrez que Figaro est un personnage singulièrement représentatif, qu'il a quelques-unes des qualités dont un Français tire vanité le plus volontiers, et quelques-uns des défauts qu'un Français se pardonne avec le plus de complaisance.

(Lecture recommandée: A. Hallays: *Beaumarchais*.
Collection des Grands Ecrivains Français. Hachette).

B. Quels sont les trois arguments que Figaro fait valoir en faveur de la liberté de la presse et à quel autre point de vue pourrait-on se placer pour la défendre?

JOSEPH HANSEN.

Le Congrès de Bucarest

Les congrès se suivent et ne se ressemblent pas. La Fédération Internationale des professeurs de l'enseignement secondaire était à ses débuts quand elle réunit à Luxembourg les représentants de 12 nations affiliées. Le Grand-Duché fit de son mieux pour les recevoir dignement, et tous les pionniers de l'œuvre, les travailleurs de la première heure, qui se rencontrèrent à Luxembourg, parlent encore aujourd'hui avec enthousiasme de la belle organisation des travaux du congrès et de la réception cordiale qui leur fut faite par la ville et par le pays. Depuis, les assises annuelles de la Fédération ont fait le tour de l'Europe, et les peuples qui leur ont offert successivement l'hospitalité ont rivalisé de zèle pour dépasser leurs prédécesseurs par le faste du cadre, dans lequel se déroulaient les travaux, et par l'éclat des manifestations qui les accompagnaient. Mais la palme revient sans contestation possible au dernier de ces congrès, celui qui avait été convoqué déjà à Bucarest pour l'année 1927 et que le deuil national provoqué par la mort du roi Ferdinand avait fait remettre à l'année 1928. Le Gouvernement Roumain, désireux de manifester publiquement le haut intérêt qu'il portait à toutes les questions de l'enseignement et de l'éducation et voulant montrer aux représentants des pays occidentaux les progrès admirables, réalisés dans le domaine de l'instruction publique par un peuple jeune encore mais riche d'avenir, ne recula devant aucun sacrifice pour préparer une réception vraiment royale aux éducateurs de tous les pays.

L'Association des Professeurs du Grand-Duché tint à être représentée à Bucarest. Depuis le congrès de Prague elle n'avait plus pris part aux réunions annuelles de la Fédération Internationale. Et cependant il est essentiel pour notre pays comme pour les groupements intellectuels et professionnels qui le composent qu'ils restent en contact permanent avec les représentants des grandes nations. Nous affirmons ainsi notre droit à l'existence, et sans vouloir exagérer la portée pratique de ces manifestations de la solidarité internationale, il ne faut pas méconnaître non plus la valeur des mille liens invisibles qui s'établissent de cette façon entre les personnes aussi bien que les nationalités et qui peuvent avoir une influence prépondérante dans des questions d'un intérêt national vital. Le Gouvernement Grand-Ducal, inspiré par ces considérations, a bien voulu faciliter l'envoi d'un délégué de l'enseignement secondaire au congrès de Bucarest, et l'Association des Professeurs lui en est profondément reconnaissante.

Trois questions étaient à l'ordre du jour du congrès.

La première concernait la nécessité de la culture générale et l'élargissement continu des connaissances humaines. Le but de l'enseignement secondaire est-il de donner une culture générale, sans se

soucier des connaissances spéciales qui seront nécessaires aux différentes carrières académiques, ou doit-il être simplement une préparation directe à chacune de ces carrières? Comment parer au surmenage des élèves qui semble résulter du fait que la plupart des pays combinent dans leur enseignement les soucis de la culture générale avec les besoins des études spéciales ultérieures et étendent ainsi d'année en année le cadre des matières d'enseignement? Peut-on supprimer certaines branches sans danger pour le double but de l'enseignement secondaire, peut-on réduire la matière dans l'une ou l'autre branche, ou peut-on remédier à la surcharge de la jeunesse par des méthodes nouvelles? Voilà les graves problèmes, d'une portée pratique générale, qui ont été soumis aux délibérations du congrès.

Déjà dans les réponses des associations affiliées, publiées par le Bulletin International avant la réunion du congrès, trois courants s'étaient nettement dessinés: Les partisans des humanités classiques cherchaient à réaliser la culture générale des esprits par l'étude appropriée des langues anciennes, et ils sacrifiaient de propos plus ou moins délibéré les connaissances scientifiques exigées par les besoins des carrières pratiques. Les défenseurs des humanités modernes voulaient faire de la place aux langues et aux sciences modernes en sacrifiant les langues anciennes. Parmi ces derniers les uns — et c'est la grande majorité — veulent se servir d'une langue moderne ou des sciences pour arriver par une autre voie à la culture générale, préconisée par les champions des humanités classiques, les autres ont en vue surtout la préparation immédiate aux carrières pratiques. Enfin un troisième courant tend à combattre le surmenage par la rationalisation des méthodes, principalement en évoquant l'intérêt des élèves et en suscitant l'activité spontanée des esprits par les principes de l'école du travail. Toutes ces tendances se combinent, se pénètrent, s'enchevêtrent, et il en résulte que l'enseignement dans les différents pays offre généralement un amalgame de toutes ces aspirations, avec une prédominance de l'une ou de l'autre cependant, suivant les traditions nationales ou suivant les empreintes que de fortes personnalités pédagogiques ou gouvernementales ont su leur imprimer.

Les travaux présentés au congrès n'ont fait que souligner ou corroborer les différentes opinions émises dans les rapports publiés avant la réunion. Il convient de signaler que la réponse de l'Association Luxembourgeoise a rencontré de nombreuses adhésions et a été citée à différentes reprises par des membres du congrès qui s'y ralliaient. La résolution finalement adoptée tient compte des courants divers, qui se manifestent dans le mouvement pédagogique moderne, et les points 3 et 4 ont été rédigés par le délégué du Luxembourg, conformément aux conclusions de son rapport. Voici le texte de la résolution.

Le Congrès estime que :

1° L'acquisition pure et simple de connaissances est contradictoire avec la nature de l'Enseignement secondaire et par conséquent que l'enseignement des diverses matières du programme doit être et demeurer une discipline.

2° L'Enseignement secondaire se propose de donner aux élèves la culture générale en même temps que des notions indispensables à la vie et aux études supérieures.

3° Il faut, pour alléger les programmes, établir dans chaque matière,

d'une part, les notions essentielles réellement indispensables pour la culture générale et pour les études supérieures;

d'autre part, des questions à option dont l'étude sera approfondie et la liste recommandée, mais non imposée par les programmes.

4° Il faut, pour diminuer le surmenage des élèves, rechercher dans les principes de l'École Active les moyens d'améliorer les méthodes de l'enseignement.

La seconde question traitée au congrès, celle de l'école unique, ne pouvait manquer de soulever des appréhensions irréductibles et des enthousiasmes débordants. Si tout le monde était d'accord pour faciliter le passage d'un enseignement à l'autre et pour ouvrir toutes grandes les portes de l'enseignement secondaire aux mieux doués — avec les garanties cependant d'un examen sérieux constatant non seulement les connaissances acquises mais aussi les aptitudes innées d'après les procédés modernes qui ont fait leur preuve — on n'était guère moins unanime pour condamner tout empiètement d'un enseignement sur l'autre, tout nivellement capable de compromettre la préparation rationnelle à des carrières déterminées. La réforme de l'enseignement secondaire en Roumanie entrant en vigueur avec l'année scolaire 1928-29 et due à l'initiative du ministre de l'Instruction publique, le docteur C. Angelesco, ainsi qu'aux efforts de son secrétaire général M. Kiritescu, répond dans ses grandes lignes à l'idée de l'école unique, tout en soulevant des objections qui ont trouvé leur écho dans les discussions du congrès. Il n'est pas inutile de rappeler que l'organisation de l'enseignement dans notre pays remplit quelques desiderata essentiels des partisans de l'école unique.

La résolution suivante rallia l'unanimité des membres de l'assemblée :

Le congrès estime que :

1° Tout enfant doit pouvoir trouver dans l'organisation scolaire de sa nation le développement de toutes les aptitudes intellectuelles;

2° et considérant que l'École Unique implique la sélection rigoureuse des intelligences, proclame sa foi dans la mise au point d'un système scientifique de sélection aux divers âges de l'enfant et,

en attendant cette mise au point, demande que les épreuves écrites et orales des concours de bourses et des examens de passage aient pour but de dépister la valeur intellectuelle de l'élève plutôt que de constater son savoir plus ou moins étendu sur les matières du programme;

3° enfin, considérant qu'il ne peut y avoir de culture générale sans longue imprégnation de l'esprit, n'accepte à aucun prix que la rançon de la réalisation de l'École Unique soit la suppression des trois classes inférieures de l'Enseignement Secondaire.

La troisième question inscrite à l'ordre du jour du congrès ne manque certainement pas d'actualité. Tout le monde reconnaît l'utilité du cinéma dans l'enseignement et il n'y a guère de divergences d'opinion sur la meilleure manière de s'en servir, mais il n'existe que des centres épars où la nouvelle invention est pleinement utilisée. Partout c'est le manque de films et souvent le manque d'appareils ou d'installations appropriées qui empêche l'emploi rationnel et généralisé de ce moyen d'instruction. Un inventeur roumain a fait défiler devant le congrès des projections en pleine lumière solaire, et son appareil, qui n'exige plus l'installation de salles spéciales et qui s'adapte plus commodément au cadre d'une leçon ordinaire, peut amener une révolution dans l'usage du cinéma à l'école. Mais pour le moment c'est la nécessité d'avoir une cinémathèque riche et variée qui empêche la plupart des établissements d'enseignement, exception faite pour quelques grandes villes et quelques pays privilégiés, de retirer du cinéma scolaire tous les avantages qu'il pourrait procurer à l'instruction. L'idée d'un échange international des films existants a bien été lancée, mais elle rencontre encore trop de difficultés pour qu'elle puisse être réalisée dans les premiers temps. Dans ces circonstances ce sont des vœux pour l'avenir surtout, sur lesquels le congrès s'est prononcé en adoptant à l'unanimité la résolution proposée par le rapporteur général M. Hirsch (Lille):

1° Le Congrès estime que sans jamais prétendre à remplacer le maître, le cinéma judicieusement employé peut être un auxiliaire des plus utiles pour l'enseignement général. Cette utilité apparaît comme évidente pour l'enseignement de la géographie et des sciences naturelles, comme réelle pour celui de l'histoire, de la physique, de la chimie, mais le Congrès constate qu'elle n'apparaît pas avec la même netteté pour les autres disciplines.

2° Le film d'enseignement doit être avant tout l'œuvre des professeurs; s'il est désirable de faire appel aux techniciens du cinéma pour sa réalisation, les professeurs doivent garder la haute main sur le choix des sujets et le contrôle sur leur mise en œuvre.

3° Le Congrès recommande la création dans tous les pays d'une cinémathèque régionale destinée à fournir à toutes les écoles des films d'enseignement dans de bonnes conditions.

4° Dans les relations internationales le Congrès accueille avec sympathie les tentatives déjà faites en particulier par le Congrès récent de la Haye et attire spécialement l'attention des organismes qui s'en occupent sur la nécessité de faciliter les échanges internationaux de films notamment par la suppression ou l'abaissement des droits de douane à propos de ces échanges.

5° Le Congrès recommande également à l'attention de ses membres l'emploi de tous les moyens de transmission de la pensée moderne, en particulier de la T. S. F., dans l'enseignement des langues vivantes, mais à condition que le choix des émissions soit réservé aux professeurs.

Les trois résolutions votées prouvent suffisamment que le congrès de Bucarest a fait œuvre utile; dans les grands problèmes pédagogiques qui sont âprement discutés par les éducateurs comme par les hommes d'Etat, et dont les solutions, suivant l'idéal qui les inspire, peuvent exercer une influence prépondérante sur l'évolution des peuples, le congrès a sagement réuni les éléments rationnels de toutes les opinions émises, et, en tenant compte aussi bien des réalités historiques que des exigences de l'idéal moderne il a tracé le programme raisonné de l'enseignement secondaire que l'avenir aura à réaliser.

La vie intérieure de la Fédération et ses rapports avec d'autres organisations similaires ont fait l'objet des délibérations au sein du Comité Directeur, réuni en séance privée. Chaque association nationale y est représentée par deux délégués. Le Comité Directeur tient d'abord à resserrer les liens qui unissent la Fédération à l'Institut de Coopération Intellectuelle de Paris, dont le but largement humanitaire répond si bien aux aspirations de l'enseignement secondaire, sainement comprises. L'Institut était représenté à Bucarest par un envoyé spécial. Une autre œuvre internationale de solidarité humaine est entrée en relations avec la Fédération de l'Enseignement secondaire. La Croix-Rouge de la Jeunesse, voulant habituer l'humanité de l'avenir dès l'enfance à la pratique ininterrompue de l'entraide et à l'accomplissement de tous les devoirs sociaux, recherche l'appui des éducateurs pour réaliser son idéal sur une échelle de plus en plus large. M. Milsom, le délégué de l'œuvre, exposa en termes éloquentes le but poursuivi et les résultats déjà atteints. Comme les représentants de l'enseignement secondaire étaient unanimes à approuver et à encourager l'œuvre, le délégué du Luxembourg suggéra à M. Milsom d'envoyer des communications régulières sur le développement de la Croix-Rouge de la Jeunesse à toutes les associations nationales de professeurs, pour les mettre à même de les publier dans leurs bulletins et de provoquer des adhésions pratiques. M. Milsom promit de se servir de ce moyen de propagande.

Une demande d'affiliation est soumise au Comité Directeur. Elle émane de la Fédération des Professeurs de Lycée du Portugal et est agréée par acclamation.

M. Clavière expose l'état des négociations qui ont eu lieu entre la Fédération Internationale et l'association allemande «*Deutscher Philologenbund*» par l'entremise des Professeurs Hollandais. Les Allemands subordonnent leur entrée dans la Fédération à deux conditions principales: Ils demandent que la langue allemande soit reconnue comme langue officielle des congrès et que le nombre des délégués de chaque pays affilié soit proportionnel à l'importance numérique des associations représentées. Des voix se firent entendre dans l'assemblée pour repousser ces conditions en bloc et pour exiger une demande d'admission pure et simple, la Fédération se réservant de statuer plus tard sur les vœux éventuels exprimés dans son sein par une association affiliée. Le délégué du Luxembourg développa alors les considérations et la proposition suivantes: «*Comme le Secrétariat Général lui-même, en la personne de MM. Beltette et Clavière, les créateurs et les ouvriers infatigables de l'union internationale, désirent vivement l'affiliation de l'Allemagne, comme cette affiliation serait d'un apport important pour souligner le caractère vraiment international de la Fédération il ne faut pas se laisser arrêter par des considérations de forme. Certes il est inusité de poser des conditions à l'entrée dans une société qui possède des statuts définitivement adoptés. Mais les revendications allemandes contiennent sans doute des éléments justifiés, même si elles sont inacceptables dans leur totalité. Ainsi rien n'empêcherait d'admettre au congrès des rapports en allemand, qui pourraient être suivis d'un résumé en français, pourvu que la langue française, en raison des traditions de la Fédération et pour la commodité de la plupart des participants continuât à rester la langue officielle dans laquelle le compte-rendu des congrès serait à publier. Le Bureau International de l'Education familiale a procédé de même dans de nombreux congrès; les travaux étaient publiés en langue française, et les rapports présentés en anglais, en allemand, en espagnol ou en italien étaient suivis d'un résumé en français. De même pour la participation numérique au Comité Directeur c'est bien un principe louablement démocratique que les petites nations aient le même nombre de représentants que les grands pays. Mais d'un autre côté il est clair aussi que les associations de pays comme la France et l'Allemagne ont le droit d'exercer une influence plus grande, et il y a moyen de satisfaire les deux intérêts en présence en accordant par exemple un ou deux délégués à chaque pays sans égard pour le nombre de ses membres affiliés, mais en ajoutant un nouveau délégué pour chaque unité de 5000 adhérents p. ex. dépassant un nombre initial à fixer pour justifier le droit au premier ou aux deux premiers délégués. On pourrait limiter encore le nombre des délégués supplémentaires*

à 5 p. ex. et de cette façon aucune nation, malgré le nombre de ses membres affiliés, ne pourrait exercer une prépondérance intolérable aux autres. C'est ainsi par exemple que l'Union Internationale des Villes a réglé la participation de ses membres au Comité Directeur, et l'accès de l'Allemagne à cette union s'est réalisé sans encombre. Il conviendrait donc de continuer les pourparlers avec l'association allemande, et comme le Secrétariat Général de la Fédération est le mieux à même d'apprécier les concessions qu'on peut faire sans renier l'œuvre menée à bonne fin jusqu'aujourd'hui, il conviendrait de laisser le Secrétariat Général s'aboucher directement, peut-être par l'entremise des collègues hollandais, avec les représentants officiels du « Philologenbund », pour arriver à une entente.» Ce fut sur la base de cette proposition que l'ordre du jour suivant fut finalement voté: «Le Comité Directeur du B. I. en présence des pourparlers engagés, sur l'initiative des professeurs hollandais, avec le « Deutscher Philologenbund », remercie et félicite les collègues de Hollande et engage le Secrétariat Général à poursuivre de préférence par entretiens oraux, avec la collaboration des professeurs hollandais les pourparlers engagés avec le « Deutscher Philologenbund », fait confiance au Secrétariat Général et le charge de présenter au prochain Comité Directeur un rapport sur cette affiliation.»

Mais l'esquisse du congrès de Bucarest serait incomplète si l'on s'en tenait aux travaux pédagogiques et aux délibérations professionnelles qui ont rempli les séances de l'assemblée générale et du Comité Directeur. Le Gouvernement Roumain, la municipalité de Bucarest et l'Association nationale des Professeurs avaient rivalisé pour entourer le congrès de réceptions, de fêtes et d'excursions qui devaient laisser aux congressistes des souvenirs inoubliables.

Déjà l'ouverture solennelle du congrès fut une cérémonie impressionnante. Tout-Bucarest s'était donné rendez-vous dans le grand amphithéâtre de l'Athénée Roumain. Sur l'estrade richement décorée Monsieur le Haut-Régent Buzdugan représentait S. M. le roi Michael. Il avait à ses côtés M. Angelesco, ministre de l'Instruction Publique, et M. Clavière, secrétaire général de la Fédération. Derrière eux les représentants de 16 nations ou associations affiliées avaient pris place. M. le Haut-Régent souhaita la bienvenue au congrès en termes élevés et heureux. M. Angelesco, l'organisateur de l'enseignement public en Roumanie depuis la formation du royaume agrandi, traça un tableau saisissant des progrès admirables réalisés dans les dernières années. Il y a quatre ans l'enseignement primaire et normal a été refondu, la réforme de l'enseignement secondaire sera mise en application avec l'année scolaire qui vient. Depuis 6 ans 10 000 écoles primaires ont été construites en Roumanie pour une dépense totale de 4 milliards de leis, dont la moitié environ a été couverte par les communes, et dans le même laps de

temps le nombre des instituteurs est passé de 25 000 à 37 000. C'est dire l'effort immense fait par le Gouvernement Roumain et l'importance qu'il accorde aux questions de l'enseignement. Toute l'assemblée applaudissait l'homme qui était le principal artisan de cette rénovation nationale.

Puis commença le défilé des délégués accourus de 16 pays affiliés. A l'appel de M. Clavière l'hymne national de chaque pays était joué successivement par la musique militaire, toute l'assistance l'écoutait debout, puis le délégué s'avancait sur l'estrade et apportait le salut de ses mandants et les souhaits pour la bonne réussite du progrès. Ce furent des minutes émouvantes et pleines d'une grandeur antique. Le délégué du Luxembourg s'exprima de la façon suivante :

« Délégué par le Gouvernement et l'Association des Professeurs du Grand-Duché de Luxembourg pour les représenter au congrès qui vient de s'ouvrir, c'est avec un empressement ému que je remercie la Haute Régence et le Gouvernement du royaume de Roumanie de leur invitation gracieuse et je me fais l'interprète des sentiments de mon pays pour saluer cordialement le vaillant peuple roumain, dont toute l'histoire n'est qu'une lutte ininterrompue et victorieuse pour l'indépendance de son territoire, pour le développement intellectuel de la population et pour la prospérité du pays.

S'il est un nom prédestiné pour les assises d'un congrès international de l'enseignement secondaire, c'est bien celui de la belle capitale du royaume de Roumanie. Nulle part l'empreinte intellectuelle et morale, laissée par la grande civilisation gréco-romaine, ne s'est conservée plus fidèlement que dans l'enseignement secondaire de tous les pays, enseignement dont le latin constitue encore aujourd'hui généralement la pièce de résistance et la base, ou du moins le modèle dont les systèmes pédagogiques plus modernes se sont largement inspirés. Et nulle part d'un autre côté les traces du Grand Empire dont Trajan, le fondateur de la civilisation dans la région de l'Ister, a été l'ornement, ne sont plus vivaces que dans le pays magnifique dont le nom et la langue perpétuent le souvenir de la race romaine. Ce sont deux courants, ayant une origine commune, qui se rejoignent après des péripéties diverses, ce sont deux fleuves, sortis des flancs d'une même montagne, qui se retrouvent après s'être éloignés dans des directions différentes et après avoir parcouru des paysages richement variés.

Par une coïncidence heureuse la Fédération des Professeurs n'a jamais été aussi puissante qu'au moment où elle réunit ses membres sur le sol d'un pays qui symbolise la survivance de la civilisation latine. Les grands pays de l'Europe et de l'Amérique ont accédé au généreux mouvement d'organisation commune ou sont en train d'y entrer, des groupements nombreux et agissants le soutiennent et lui montrent le chemin, et le moment n'est plus éloigné,

où tous les membres de la grande famille de l'enseignement secondaire — et c'est l'objet de nos souhaits les plus chaleureux — se trouveront réunis dans une vaste organisation vraiment internationale.

Les travaux entrepris et les résultats obtenus jusqu'à ce jour justifient pleinement cet espoir. Les éminents secrétaires du Bureau International — et je m'en voudrais de ne pas rendre hommage aux pionniers infatigables de notre œuvre, dont les noms ont depuis longtemps une signification européenne, M. Beltette, que nous regrettons infiniment de ne pas voir parmi nous, et M. Clavière, qui porte tout le poids de la réunion présente — les dirigeants du Bureau International ont montré une perspicacité admirable dans le choix des questions qui ont été soumises aux délibérations des congrès successifs. Tous les problèmes importants, touchant à l'organisation intérieure et extérieure de l'enseignement secondaire, ont été débattus à Strasbourg, à Paris, à Luxembourg, à Prague, à Varsovie, à Belgrade et à Genève. Et les documents réunis à cette occasion dans le Bulletin International constituent une mine précieuse et inépuisable pour toute étude sérieuse de ces questions. De plus les vœux exprimés à la suite de rapports substantiels et de discussions nourries ont attiré l'attention de tous les pays et de tous les intéressés sur les tendances nouvelles qui se manifestent dans l'enseignement moderne, sur les méthodes plus rationnelles qui remplacent des traditions surannées et sur les réformes que les pouvoirs publics sont appelés à introduire.

Mais la question essentielle et actuelle par excellence, celle de savoir quel est le but de l'enseignement secondaire, quelles en sont les matières fondamentales, quels changements de programme ou de méthode peuvent réduire au silence les plaintes auxquelles il donne lieu, enfin la question si âprement controversée de l'école unique et celle plus attrayante du cinéma scolaire ont été réservées au congrès de Bucarest. C'est aussi bien dans l'ordre de la technique de l'enseignement que dans celui de l'évolution sociale des nations le problème le plus ardu qui se soit jamais posé devant les éducateurs et devant les hommes d'Etat. Deux mondes s'affrontent sur ce terrain: le monde du passé, se prévalant d'une expérience longue de dix siècles, d'institutions et de traditions consacrées par l'histoire, désirant perpétuer les bienfaits que l'humanité en a retirés; et de l'autre côté le monde impatient des réformateurs, entrevoyant des voies nouvelles pour la formation d'une humanité plus consciente et meilleure, s'appuyant sur des expériences fécondes mais partielles pour réclamer une refonte totale des méthodes et des institutions, voulant introduire le principe de la rationalisation du travail dans le domaine de la pédagogie pour arriver plus tard à une organisation plus rationnelle de la société humaine et pour procurer plus de bonheur à l'humanité entière.»

Toute l'assistance acclama chaleureusement le Grand-Duché de Luxembourg.

A Bucarest même des réceptions magnifiques alternaient avec les séances de travail. Un service funèbre en l'honneur du roi Ferdinand 1^{er} réunit tout le congrès dans l'église métropolitaine, dont le caractère oriental impressionna vivement l'imagination occidentale, et fut suivi d'une visite du palais du Patriarche et d'une réception officielle à la Chambre des Députés. Une après-midi entière fut consacrée à la visite de l'école normale et professionnelle Elena Doamna, dont les cours, nettement orientés vers la pratique, répondent en général aux principes modernes de l'école du travail. L'établissement, destiné primitivement à l'éducation des orphelins, est logé dans un vaste bâtiment entouré de grands jardins et parcs et prépare par centaines les jeunes filles qui doivent occuper les nombreux postes d'institutrices créés dans tout le pays. L'école professionnelle de son côté fait revivre les métiers populaires qui tendaient à disparaître, et le visiteur reste extasié devant les beaux costumes nationaux, exécutés par les élèves, et par les tapis merveilleux, reproduisant les meilleurs dessins de l'ancien art roumain, qui sortent de leurs mains. La vente des objets fabriqués à l'école contribue largement à l'entretien de l'établissement, qui dispose d'ailleurs de crédits considérables, constitués par des fondations privées.

Les soirées étaient prises par des banquets officiels. Et sous le ciel torride qui faisait de la grande ville pendant la journée une fournaise, les réunions du soir, dans les vastes jardins-restaurants qui entourent la ville, constituaient des idylles de fraîcheur et de joyeuse cordialité. Un premier banquet offert par le Ministère de l'Instruction publique, sous les arbres séculaires du Restaurant du Parc, réunit quatre cents convives et établit définitivement chez tous les participants la réputation de la cuisine et de la cave roumaines. Le lendemain la Municipalité de Bucarest reçut les congressistes dans l'île du Parc Carol, et leur offrit une hospitalité aussi large qu'exquise. Enfin le dernier soir l'Association des Professeurs de Roumanie convoqua tout le congrès dans le jardin immense du Restaurant des Colonnades. Et ce fut un spectacle émouvant quand, à l'heure des toasts, les représentants de tous les pays se levèrent successivement pour exprimer, tantôt sous une forme humoristique, tantôt en des termes touchants, toute leur reconnaissance pour l'accueil triomphal et pourtant si franchement amical qui leur avait été réservé dans la belle capitale de la Roumanie.

Mais le couronnement de cet accueil généreux et charmant fut l'excursion de sept jours offerte gracieusement aux congressistes étrangers par le Gouvernement Roumain à travers les sites les plus pittoresques de l'ancienne Valachie et de la Transylvanie. Ce fut une gageure de piloter deux cents personnes de bourgade en bourgade

et de ville en ville, de préparer pour chaque soir un gîte confortable, d'organiser des réceptions et des festins sur tout le parcours, de cumuler, par une gradation savante, les surprises et les éblouissements des sens. Et pourtant cette gageure fut brillamment tenue grâce à un merveilleux esprit d'organisation qui avait présidé à l'entreprise et grâce au dévouement inlassable et intelligent des collègues qui en assuraient l'exécution. Tous les congressistes sentaient qu'ils devaient une reconnaissance spéciale à M. Kiritescu, professeur et secrétaire général du Ministère de l'Instruction publique, à M. Lefteriu, l'infatigable chef de l'expédition, à M. et M^{me} Fortunescu, qui, en raison des liens qui les attachent à notre pays avaient des attentions spéciales pour le délégué du Luxembourg, M^{me} Diamancea, M^{me} Eliad Romanul, MM. Chiriac, Botez, Papadopol et à tous les membres du comité organisateur central ainsi que des comités locaux.

Il faudrait écrire un volume pour relater toutes les merveilles de la nature et de l'industrie humaine, entrevues dans cette excursion épique. Comme il est impossible d'entrer dans des détails, notons au hasard : les mines de sel de Slanic, les plus vastes et les plus belles de l'Europe, l'université populaire créée à Valenii de Munte par le professeur Jorga et la pépinière d'éducatrices qu'il y a organisée pour répandre l'instruction et le sens d'une culture nationale approfondie par tout le royaume ; les puits et les raffineries de pétrole de Campina, les Caisses Nationales de Breaza, institution qui s'est proposé comme but de conserver les métiers et les arts nationaux, qui possède dans ce grand village des ateliers, une bibliothèque, une salle de conférences et d'expositions et qui avait organisé en l'honneur du congrès un cortège historique imposant, montrant sur des chars originalement aménagés la pratique de tous les métiers du pays et rendant, par des groupements plastiques, le contraste saisissant entre l'école d'autrefois et l'école d'aujourd'hui. Le clou de la fête fut certainement une noce authentique roumaine reproduisant les costumes et les usages traditionnels, exécutant les danses consacrées, et dont les acteurs principaux, les mariés de la veille. reçurent un don appréciable du ministre de l'Instruction publique qui présidait la fête. Sinaïa, villégiature très fréquentée, découvre dans un cadre imposant de bois de sapins et de rochers escarpés ses couvents et ses palais. Le château de Pelesh, séjour favori du roi Carol et de Carmen Sylva, est un vrai bijou. Les autos emportent les congressistes par une étroite vallée pittoresque flanquée de chaînes de montagne, dont les cimes atteignent une altitude de 2500 m. Au château de Zamora, la princesse Cantacuzène, dont la famille remonte aux empereurs de Byzance, fait aux congressistes une réception vraiment princière. Vers la tombée de la nuit on arrive à Brassow (Kronstadt), dont l'extérieur rappelle en tous points la petite ville allemande du moyen âge. Une surprise attend les congressistes. Des centaines de cavaliers, portant les riches

costumes nationaux des Saxons et des Roumains escortent les autos à travers les rues et reproduisent les scènes du grand cortège historique qui fut organisé dans le temps pour fêter l'entrée des Roumains dans la ville. D'après les statistiques officielles, le tiers de la population environ est formé par les Saxons qui sont très fortement organisés. A Brassow j'ai eu pour la première fois le plaisir de m'entretenir avec un Saxon authentique, c'est-à-dire avec un descendant des immigrants allemands, venus de différents points de l'Empire et en grande partie aussi des régions de l'ancien duché de Luxembourg jusqu'au fond de l'Eifel, et j'ai constaté que le professeur Roesler, mon voisin de table, comprenait aussi bien mon patois luxembourgeois que je saisissais le sens de son dialecte « saxon ». Une randonnée superbe à travers la plaine de la Transylvanie, dont les villages présentent un aspect nettement différent, dans l'architecture comme dans l'aménagement général, suivant qu'ils sont habités par les Saxons ou par les Roumains, nous transporta à Sibiu (Hermannstadt), l'un des centres principaux de la population saxonne. Toute la ville et avant tout le musée du baron Brukental découvrent des traces importantes et admirables des luttes historiques, victorieusement soutenues contre les Turcs et les autres envahisseurs, et d'une civilisation puissante importée de l'ancienne patrie et défendue avec succès. A Sibiu le délégué du Luxembourg fut vite entouré de collègues et d'autres habitants de la ville qui désiraient entendre la langue de notre pays, du pays natal d'un certain nombre d'entre eux, du pays en tout cas dont le patois est à la base des dialectes différents en usage parmi la population allemande de la Transylvanie. Et ce furent des heures charmantes que nous passions ensemble, à Sibiu aussi bien que dans une excursion bien réussie à Saliste, centre de culture essentiellement roumaine, et dont les femmes ne portent pas seulement l'un des plus jolis parmi les costumes nationaux, mais ont aussi la réputation de représenter le type le plus pur et le plus beau de la femme roumaine. De Sibiu nous suivons la vallée de l'Olt qui, en des temps préhistoriques, s'est frayé un passage à travers la haute muraille des Carpathes. Des panoramas grandioses se suivent. C'est le plus beau défilé de toute la Roumanie. L'inscription de Trajan, couvrant une paroi de rocher, qui se dresse à pic le long de la route, nous avertit que les légions romaines ont déjà foulé ce sol. On s'arrête à la station balnéaire de Calimanesti dont les sources minérales attirent des foules. Après une course mouvementée à travers la région montagneuse qui sépare la vallée de l'Olt de celle de l'Argesh, une dernière halte est faite à Curtea de Arges avec son monastère, sa nécropole des anciens voïvodes et la belle église épiscopale où reposent les rois de la dynastie régnante. Et le train nous ramène à

Bucarest par la grande plaine fertile de la Valachie, où les champs de maïs alternent avec les champs de blé dans un rythme monotone mais interminable.

Il est à peine besoin d'ajouter que le comité organisateur n'avait rien négligé pour le confort du voyage. Quatre voitures réservées des Chemins de Fer Roumains avaient été mises à la disposition du congrès pour transporter les congressistes et leurs bagages; elles étaient constamment gardées par une troupe d'éclaireurs de Bucarest qui montraient un dévouement admirable. Partout les préfets et les municipalités recevaient officiellement les membres du congrès; les déjeuners et les dîners étaient toujours de vrais banquets, organisés et présidés par les autorités locales; on avait décidé sagement qu'à ces occasions les discours inévitables seraient réduits à deux, l'un prononcé par le préfet ou le représentant de l'autorité locale, l'autre par un membre du congrès; les représentants des pays étrangers s'arrangèrent entre eux pour prendre successivement la parole. A Sibiu l'honneur échet au délégué du Luxembourg de répondre à l'allocation du général-gouverneur. Il le fit dans les termes suivants:

«Le congrès continue. Mais en pédagogues avertis nos collègues roumains, sous l'inspiration heureuse du Ministère de l'Instruction publique, font défiler sous nos yeux, après les discussions théoriques des séances de travail, les images attrayantes et infiniment variées d'un enseignement intuitif, illustrant et approfondissant les données arides de la théorie. A Valenii de Munte et à Breaza nous avons vu la réalisation des principes de l'école du travail, nous avons admiré l'orientation pratique de l'enseignement donné et sa connexion étroite avec la production nationale, nous nous sommes inclinés devant l'esprit de haute sagesse qui unit si opportunément les besoins locaux aux exigences d'une culture générale plus élevée. A Slanic, à Campina, dans les plaines fertiles que nous avons traversées et dans les âpres sites des montagnes nous avons vu la Roumanie au travail, la prolongation de l'école dans la vie, ou inversement la grande idée de l'activité nationale qui inspire, qui guide et qui féconde la préparation à l'école. Et n'est-ce pas un film d'enseignement du plus haut intérêt qui se déroule devant nos yeux depuis le jour où nos collègues nous ont si fraternellement accueillis à la gare de Curtici? Nous allons vraiment d'enchantement en enchantement. Après les panoramas d'une beauté sublime dont nous avons rassasié nos yeux en montant vers Predeal et en descendant le versant septentrional des Carpathes, après les paysages inoubliables de la Transylvanie nous nous trouvons à Sibiu, dans ce centre important de vieille civilisation dont l'aspect évoque déjà l'idée de luttes séculaires soutenues pour défendre l'Occident contre l'Orient, et dont les bâtisses scolaires comme les bâtiments publics indiquent bien l'importance qu'on attachait toujours ici à l'instruction et à l'éducation des esprits. Ce qui nous a particulièrement

frappés et souvent émus dans cette promenade unique à travers le pays de Roumanie c'est la haute idée qu'on y a de l'enseignement et de son utilité, c'est le respect que le Gouvernement aussi bien que les autorités locales témoignent aux œuvres scolaires et aux éducateurs. Dans les pays qui se sentent particulièrement liés à la France et à la civilisation qu'elle représente — et la Roumanie est du nombre — on a l'habitude de dire : Tout homme cultivé a deux patries, la sienne et la France. Eh bien ! dorénavant tous les participants au congrès de Bucarest, tous ceux qui sont reconnaissants au Gouvernement et au peuple roumain de l'accueil mémorable qu'ils ont fait aux éducateurs de tous les pays, réserveront dans leur cœur une troisième place pour le beau pays de Roumanie dont ils garderont un souvenir ému et inaltérable. Vive la Grande Roumanie ! »

Ce qui a donné sa signature au congrès de Bucarest — et il convient de le relever — c'est, en dehors des débats et de l'accord sur l'orientation qu'il faut donner à l'enseignement secondaire, l'union intime de vues qui a existé, quant à l'importance de cet enseignement, entre le Gouvernement Roumain et les représentants des éducateurs. Dans d'autres pays, où l'enseignement est fortement organisé, on oublie plus facilement le rôle qu'il est appelé à jouer dans l'économie nationale. Mais dans un pays neuf, dont différentes provinces faisaient partie, avant la guerre, d'empires, où l'instruction publique était complètement négligée, on se rend compte qu'une rénovation nationale, que la réalisation d'un Etat vraiment moderne n'est possible que par le relèvement de l'instruction publique. Et c'est le mérite des hommes d'Etat roumains d'avoir eu la claire vision des mesures à prendre. C'est avec une activité fiévreuse, mais avec un plan nettement arrêté et avec une ténacité, à laquelle il faut rendre hommage, que tout est mis en œuvre dans le royaume agrandi pour que, dans dix ans, il n'y ait plus un seul enfant sur tout le territoire du pays, qui ne reçoive une instruction primaire appropriée. De là aussi l'estime manifeste qui est portée à tout ce qui touche à l'enseignement public. C'était un spectacle réconfortant pour tous ceux qui en étaient les témoins, et ils forment des vœux sincères pour la réussite complète de la tâche entreprise. Et les autres pays pourront profiter à leur tour des leçons qui se dégagent des débats et des manifestations du congrès. Le congrès de Bucarest ne fut pas seulement un succès mais aussi une promesse d'avenir.

N. BRAUNSHAUSEN.

Londres - Oxford - Cambridge pendant les grandes vacances 1928.

Quand j'eus pris connaissance de la dépêche ministérielle du 9 mai 1928, je m'adressai aux universités de Londres, d'Oxford et de Cambridge pour obtenir les programmes des cours de vacances qu'on y organiserait pendant les mois de juillet et d'août.

L'Université de Londres,

par les soins du secrétariat de l'University College, Gower Street, me fit parvenir un exemplaire du programme contenant les conditions d'admission au « summer vacation course in spoken English for foreigners » annoncé en deux parties, du 16--28 juillet et du 31 juillet au 14 août. Les frais d'inscription se montaient à 1400 fr. b. Comme le programme ne différait guère de celui de 1919, date à laquelle j'avais suivi le cours en question, Oxford et Cambridge retenaient seuls mon attention.

A Oxford,

on annonçait un cours d'été (English summer school for foreign students) organisé par Mr. F. H. Cutcliffe, 45 Broad Street, Oxford, pour les besoins des professeurs d'anglais et des étudiants étrangers de la littérature anglaise. En voici le programme :

- Education and International Goodwill.
- English phonetics.
- Present-day dramatists.
- Modern English Poetry.
- Social, political and international problems.
- The Growth of English songs.
- Education in theory and practice.
- Some difficulties in the study of English.

Comme le cours avait lieu du 9 au 30 juillet, il n'y avait pas moyen de le suivre. Les frais d'inscription s'élevaient à 785 fr. b. Des exercices pratiques avaient été prévus ainsi que des excursions au festival Shakespeare à Stratford-upon-Avon et à Letchworth, « the model garden city ».

Ce « summer school » était suivi de l'« Oxford University Vacation Course » qui durait du 31 juillet au 18 août. L'on y traitait de l'Angleterre contemporaine, de sa vie politique et sociale, de sa langue et de sa littérature. L'auteur bien connu John Galsworthy, M. A., New College, Oxford, devait, pour marquer une ouverture solennelle, débiter quelques scènes de ses pièces de théâtre au Hall de New College fondé en 1379.

Bien que j'eusse fait ma demande d'admission déjà en juin, je n'étais plus reçu, faute de place. Mr. le secrétaire Hutchinson, M. A., d'Oxford, m'informait cependant qu'il m'était encore possible de me faire inscrire à Cambridge.

A Cambridge

se donnait un cours de trois semaines. Le sujet qu'on y avait choisi était fort intéressant, à savoir le siècle de Victoria qu'on étudiait par rapport à l'histoire générale, la géographie, la littérature, la pédagogie, la biologie, la peinture, la religion, etc. Voici d'ailleurs la liste des principaux sujets qui furent développés :

General historical course.
The Queen and her ministers.
The reform of Parliament 1832—1918.
The government of the Empire.
The development of the Empire.
Palmerston.
Disraëli.
John Bright.
The chartist movement.
European militarism.
Rural England.
Darwinism and politics.
George Eliot.
The Brownings.
Anthony Trollope.
William Morris.
Ruskin.
Hardy.
Swinburne.
The approach to Thackeray.
The Brontës.
Dickens.
Carlyle.
Mathew Arnold.
Charlotte Yonge.
A Trio of American Poets-Laureate.
The Nineties.
Melodrama.
The development of science.
Explorers.
Preraphaelite painters.
Recent development of English public schools.
The training of character in schools.
The teaching of languages.

School education in England.
 Secondary education for girls.
 Adult education in England.
 Vocational guidance in education.
 Religion during the Victorian age.
 Student life at Cambridge, etc.

Le «vacation course» d'Oxford et le «summer meeting» de Cambridge sont organisés chaque année par un comité commun dit «board of extra-mural studies». Comme le nom l'indique, ces cours sont faits pour ceux qui vivent en dehors de l'enceinte des collèges, par opposition aux étudiants immatriculés à l'Université. Ces «extra-mural studies» sont de deux sortes. Ils comprennent, d'un côté, des cours pour étrangers et, d'un autre côté, les «local lectures». Les premiers ne se donnent que pendant les grandes vacances et tantôt à Oxford, tantôt à Cambridge. Les «local lectures», par contre, sont des conférences données par des membres de l'Université, en hiver principalement, dans des villes anglaises qui ne possèdent pas d'université. Tous ces efforts faits pour répandre l'instruction caractérisent le «University extension movement» qui a été imité dans presque tous les pays du continent.

Le summer-meeting de Cambridge a connu cette année un gros succès.

Voici la liste officielle des membres inscrits :

Australia	4	Japan	2
Austria	5	Latvia	1
Belgium	5	Lithuania	1
Canada	1	Luxembourg	1
Czekoslovakia	19	Norway	1
Denmark	4	Poland	2
Finland	5	Rumania	4
France	11	Russia	1
Germany	120	Spain	1
Great-Britain	370	Sweden	7
Holland	18	Switzerland	9
Hungaria	2	U. S. A.	171
Italy	5		

Le meeting comprenait des cours proprement dits, les «lectures», des exercices pratiques, les «classes», des garden-parties, des visites aux 17 collèges qui forment l'Université, des excursions et des soirées artistiques.

Les conférenciers étaient en majeure partie des professeurs d'université. Le plus connu d'entre eux était sans doute Sir Ernest Rutherford que les Anglais aiment à comparer, à cause de la valeur de ses recherches sur les atomes, à M^{me} Curie et à Helmholtz.

A côté d'eux, on avait invité quelques hauts dignitaires de l'Eglise Anglicane, un membre du Parlement, plusieurs directeurs des plus fameux établissements d'enseignement du pays, comme p. ex. le headmaster of Rugby School, the late headmaster of Eton College, etc., quelques étrangers enfin, parmi lesquels je nomme Mr. Emile Cammaerts, de nationalité belge.

Entre la première et la seconde partie du cours, une journée entière était consacrée à des excursions en autocar. Un premier groupe se rendait par Ely à Peterborough et un second par Ely à Norwich, dans le Norfolk.

Quant à la façon dont les étrangers surtout étaient reçus à Cambridge, je crois pouvoir dire que tous étaient enchantés de l'exquise urbanité des membres du «reception committee» et des familles les plus en vue de la ville qui nous faisaient l'honneur d'une invitation à des tea- ou coffee-parties dans leurs demeures privées.

Tous garderont également un souvenir ensoleillé de la garden-party qu'avait organisée, sur les tendres pelouses du Sidney Sussex College, le vice-chancellor, le recteur magnifique de l'Université. La visite de Lord Balfour, en sa qualité de Chancellor ou Grand-Maître de l'Alma Mater de Cambridge, avait été annoncée un certain moment. Nous n'avons malheureusement pas vu l'illustre vieillard; il devait fêter quelques jours plus tard le 80^e anniversaire de sa naissance.

Le numéro de novembre du «The Cambridge Bulletin of Extramural studies» (Cambridge University Press) price sixpence! confirme l'importance et le succès de la session 1928.

En 1929, le «vacation course» sera donné à Cambridge et le «summer meeting» se tiendra à Oxford. Comme le «summer meeting» est à considérer en premier lieu comme le couronnement des «local lectures», ceux qui auront fréquenté les conférences en question pendant l'hiver 28-29 seront invités à passer leurs vacances d'été à Oxford cette fois, où ils pourront faire la connaissance de nombreux Américains et d'une minorité d'étrangers dont la langue maternelle n'est pas l'anglais. Ceux-ci par contre forment la majorité au «vacation course».

Faisant suite à la demande des étrangers venus de l'Europe Centrale et Orientale, les organisateurs ont bien voulu reculer la séance d'ouverture au 2 août. Le sujet qui sera traité à Oxford est connu dès maintenant. Le voici: «England and English Literature in the Stuart period.

A Cambridge, on annonce un «vacation course» for foreign students» du 26 juillet au 20 août. Le sujet qui sera traité est formulé comme suit: Contemporary England: Its language, Literature and Institutions. Les auteurs contemporains, prosateurs, poètes

et auteurs dramatiques, dont les œuvres seront plus particulièrement étudiées, sont: J. M. Barrie, Hilaire Belloc, Arnold Bennett, Robert Bridges, G. K. Chesterton, Joseph Conrad, John Galsworthy, Thomas Hardy, Rudyard Kipling, Walter de la Mare, John Masfield, Bernard Shaw, John Synge, H. G. Wells, W. B. Yeats.

Pour tous renseignements, on n'a qu'à s'adresser au « board of extra-mural studies » soit à Oxford, Rewley House, Wellington Square, soit à Cambridge, Stuart House, King's Parade.

P. J. MULLER,
professeur au lycée de jeunes filles,
Luxembourg.

Chronique de l'Association.

Activité de l'Association en 1928—1929.

Dans l'assemblée générale du 16 avril 1928, le comité de l'Association a été renouvelé partiellement et constitué comme suit:

Président: M. Nic. MARGUE (gymnase de Luxembourg);

Secrétaire: M. Alph. WILLEMS (lycée de jeunes filles de Luxembourg);

Trésorier: M. Paul THIBEAU (école ind. et com. d'Esch-s.-Alz.);

Membres: M. Ch. BECKER (gymnase d'Echternach), M. Jean FELTES (école ind. et com. de Luxembourg), M. Jos. HESS (lycée de jeunes filles d'Esch-s.-Alz.) et M. P. MULLER (gymnase de Diekirch). En octobre, M. Muller, déplacé à Luxembourg, a été remplacé par M. Nic. KOEMTGEN.

*
**

Six nouveaux membres furent admis: Melles A. Beffort et M. A. Leidenbach (lycée de Luxembourg) et A. Jacoby (lycée d'Esch-s.-Alz.), MM. Schaaf (école ind. et com. d'Esch-s.-Alz.), Schaeffer (gymnase d'Echternach) et Wagner (gymnase de Diekirch). Un membre a démissionné.

*
**

Tel qu'il avait été publié dans le dernier numéro du Journal des Professeurs, le texte du projet de règlement concernant l'avancement et les déplacements des professeurs de l'enseignement secondaire n'avait pas trouvé l'approbation intégrale des membres de l'Association. Le comité, s'inspirant des amendements proposés par l'assemblée générale, apporta plusieurs changements au projet primitif et le texte ainsi formulé, soumis aux conférences des professeurs des différents établissements, fut voté par toutes les voix contre deux abstentions.

Au nom du comité, le président a soumis au Gouvernement le projet définitif en l'accompagnant de la lettre suivante:

Monsieur le Ministre d'Etat, Président du Gouvernement,

Au nom de l'Association des professeurs de l'enseignement secondaire j'ai l'honneur de soumettre à Votre Excellence un projet de règlement concernant les déplacements des professeurs de l'enseignement secondaire. Le texte ainsi formulé a été longuement discuté et plusieurs fois amendé au sein de l'Association; il a été, dans sa dernière rédaction, soumis à l'approbation des conférences dans les divers établissements et n'a rencontré nulle part de l'opposition. Nous sommes donc autorisés à dire que malgré des lacunes et des défauts inévitables il répond en ce moment aux désirs à peu près unanimes des membres du Corps enseignant. Nous le soumettons à Votre Excellence dans la conviction que les autorités compétentes n'y verront de notre part que l'intention très sincère d'éviter à l'avenir toutes les difficultés pouvant surgir de contestations entre collègues et qu'elles donneront à notre projet la consécration officielle qui paraîtra compatible avec les besoins du service.

J'ai l'honneur, tant au nom de l'Association des professeurs que personnellement, d'adresser à Votre Excellence l'assurance de mon très respectueux dévouement.

N. MARGUE,

professeur à l'Athénée,

président de l'Association des professeurs
de l'enseignement secondaire.

Projet de règlement concernant les déplacements des professeurs de l'enseignement moyen.

I.

Tous les cours reviennent de droit aux professeurs gradués. Si, à l'avenir, une personne non graduée est chargée temporairement d'un cours, elle devra le céder dès qu'un professeur-docteur de la même spécialité le réclame.

II.

La spécialité s'acquiert: a) par la spécialité du doctorat et de l'examen pratique; b) par le fait d'avoir enseigné la même branche dans sa fonction principale pendant six années consécutives. Cette dernière se perd par une interruption de six années dans l'enseignement de la branche.

III.

Si, en cas de vacance d'une place impliquant le déplacement d'un établissement à un autre, il y a plusieurs compétiteurs de la même spécialité, le droit d'ancienneté prime toutes les autres considérations.

IV.

Aucun professeur ne peut être déplacé sans son consentement d'un établissement à un autre, à moins qu'il ne s'agisse:

- 1° d'un déplacement rendu nécessaire par un cas de force majeure, tel que « suppression de classe », etc.
- 2° d'un déplacement par mesure disciplinaire, prévu par la loi sur les droits et devoirs des fonctionnaires.

V.

Aucun professeur ne peut être nommé à un établissement où il n'y a pas de vacance (au sens du paragraphe suivant).

VI.

Une place devient vacante (disponible): 1° par décès, 2° par démission ou mise à la retraite, 3° par déplacement d'un professeur, 4° par création de nouveaux cours ou de nouvelles classes.

VII.

A la fin de chaque année scolaire, le Gouvernement, après avoir entendu les directeurs, établira la liste des vacances à prévoir pour l'année suivante et en informera les intéressés afin qu'ils puissent faire valoir leurs droits éventuels.

VIII.

Le professeur qui pour des motifs quelconques refuse un déplacement, ne perd pas le droit à un déplacement ultérieur; cependant il ne pourra à ce moment revendiquer les cours qui lors de son refus ont pu être attribués à un collègue plus jeune.

IX.

Les règles qui précèdent ne s'appliquent pas aux professeurs qui seraient chargés par le Gouvernement de cours aux Cours Supérieurs du Gymnase ou de l'École Industrielle de Luxembourg.

X.

Ces règles ne s'appliquent pas non plus aux répétiteurs; il est bien entendu que la nomination aux fonctions de répétiteur à un établissement ne constitue aucun droit à la nomination aux fonctions de professeur à ce même établissement.

Tout attachement à un établissement quelconque fait par une nomination au courant de l'année scolaire est à considérer comme provisoire par rapport au présent règlement.

XI.

En cas de difficultés d'application provoquées par l'interprétation du présent règlement ou par des besoins de service spéciaux, le Gouvernement s'entendra avec le comité de l'association nationale des professeurs de l'enseignement secondaire.

Le 1^{er} février, Monsieur le Ministre d'Etat, Directeur général de l'Instruction publique, nous a fait parvenir la réponse suivante :

« J'ai pris connaissance du projet de règlement relatif aux déplacements élaboré par votre comité.

Je ne méconnais nullement les intentions louables qui ont inspiré ce projet; néanmoins je crois devoir faire observer au comité que la question des déplacements du personnel enseignant est si complexe qu'elle ne souffre pas l'entrave d'une réglementation, quelque judicieuse qu'elle paraisse dès l'abord. Je suis dès lors au regret de ne pouvoir donner mon approbation au projet que vous m'avez soumis. »

*
**

A la suite de ses visites aux lycées de Luxembourg et d'Esch-s.-A., la Commission de Surveillance des Lycées avait adressé au Directeur général de l'Instruction publique des rapports où se trouvaient critiquées les leçons de quelques professeurs. Ces critiques avaient indisposé le corps professoral et surtout les professeurs des dits établissements. En effet, cette commission avait fixé par écrit des jugements formels sur certains points d'ordre méthodologique, sans avoir au préalable demandé au professeur la raison particulière de sa façon de faire. Le nouveau comité avait été chargé par l'assemblée générale de soumettre au Gouvernement le vœu qu'à l'avenir un libre échange de vues après le cours permette au professeur inspecté de s'expliquer au sujet des réserves qu'on pourrait faire valoir. Dans une entrevue que notre président eut avec Monsieur Wagener, conseiller de Gouvernement, celui-ci a déclaré qu'à l'avenir il serait tenu compte de ces suggestions.

*
**

Le N^o Congrès International des Professeurs de l'Enseignement secondaire s'est tenu à Bucarest du 19 au 28 juillet 1928. Pour des raisons d'économie, notre association avait malheureusement dû renoncer à une participation directe aux trois derniers congrès internationaux. Mais vu l'importance des problèmes discutés lors de ces congrès, vu la répercussion que ces débats trouvent dans le monde pédagogique, notre association, comme membre du Bureau International, se devait de collaborer d'une façon plus suivie et plus intime à ces discussions. Partant de ce point de vue, l'assemblée générale avait tenu à se faire représenter au

congrès de Bucarest, d'autant plus que le Gouvernement s'était déclaré prêt à assumer les frais de voyage. Elle y avait délégué l'ancien président, M. Braunshausen, qui prit une part très active aux discussions. Le rapport de notre délégué est publié dans le présent numéro du Journal des Professeurs.

Le prochain congrès, qui se tiendra à La Haye entre le 15 et le 25 juillet, discutera la question de l'Enseignement secondaire des jeunes filles. Le comité de notre association a chargé M. Hess (Lycée de jeunes filles d'Esch-s.-Alz.) de répondre au questionnaire introductif d'étude publié dans le n° 23 du Bulletin International.

*
**

La **Section d'Information de la Société des Nations**, sur l'initiative de la Commission internationale de Coopération intellectuelle, nous a prié de publier régulièrement dans notre « Journal » les résumés des travaux de la Société des Nations, afin d'intéresser les professeurs et, par eux, les jeunes générations, aux buts et à l'idéal de la Société des Nations. Ces articles, rédigés par le Secrétariat général, nous parviendront quatre fois par an. Nous accédons volontiers à ce vœu, seulement, comme notre Journal ne paraît qu'une fois par an, nous avons prié le Secrétariat général de réunir les quatre articles annuels en un seul. Dans le présent numéro, nous publions un premier article qui traite du conflit entre la Bolivie et le Paraguay.

*
**

Le **Bureau International d'Education de Genève** (Directeur: Mr. Pierre Bovet) nous a consenti l'échange régulier de ses publications avec celles de notre association. Le comité a décidé de faire déposer ces publications dans les salles des conférences des différents établissements.

*
**

Le comité s'est adressé au Gouvernement pour que les bourses accordées l'année passée aux professeurs de langues pour séjour à l'étranger ou participation aux cours de vacances soient aussi rendues accessibles aux professeurs de sciences. En même temps il a prié Monsieur le Ministre d'Etat de majorer le montant de ces bourses.

A cette demande, la réponse suivante nous a été donnée: « Lorsque les bourses furent instituées, dans le courant de l'année dernière, il avait été entendu qu'elles seraient accessibles à tous les professeurs.

Dans cet ordre d'idées, j'ai décidé de réserver les bourses aux professeurs de sciences tous les trois ans et pour la première fois en 1929—1930. »

*
**

Dans la question des traitements, l'association n'a pas entrepris d'action séparée. Pourtant, par l'intermédiaire de son délégué, elle a collaboré avec la Fédération générale des Fonctionnaires et Employés de l'Etat au projet de l'adaptation intégrale des traitements au chiffre indice. Ce projet, dont le Gouvernement a lui-même pris l'initiative, est sur le point de trouver une solution favorable.

Le comité, en exécution d'un mandat de l'assemblée générale, a adressé également à Monsieur le Directeur général de l'Instruction publique une demande tendant à obtenir la **revalorisation des indemnités affectées aux tâches supplémentaires**, aux opérations d'examen, etc. Ces indemnités ont été majorées dans la suite de 40%.

Dans une autre requête, adressée au Gouvernement et à Messieurs les président et membres de la Chambre des Députés, le comité a sollicité pour le **personnel féminin de l'Enseignement moyen** les mêmes conditions quant au régime des pensions que celles dont jouissent actuellement les institutrices de l'Enseignement primaire. En effet, les mêmes arguments qui ont déterminé le législateur à accorder ces privilèges aux institutrices, militent également en faveur des femmes fonctionnaires de l'Enseignement moyen. Le Gouvernement et l'assemblée législative ont accueilli favorablement notre demande et l'art. 15 de la nouvelle loi sur les pensions règle en conséquence la situation des professeurs femmes de l'Enseignement secondaire.

Luxembourg, le 15 février 1929.

Alph. WILLEMS,
Secrétaire de l'Association des Professeurs.

Bibliographie.

Le Calcul intégral facile et attrayant par Gustave Bessière.

(Deuxième édition 1929.)

Dunod, Editeur, Paris, 92, rue Bonaparte.

Tous ceux qui ont à enseigner cette branche des mathématiques tireront les plus grands avantages de l'application des méthodes toutes nouvelles exposées dans l'ouvrage de M. Bessière.

L'auteur nous montre tout d'abord que toute science, si élevée et complexe soit-elle dans ses développements, trouve son origine dans la force des choses et qu'il suffit de voir « simple » pour voir clair. Il établit dans cet ouvrage une théorie élémentaire de l'analyse, en partant de la notion de **croissance** considérée comme synonyme de **dérivée**. Son livre est, ainsi qu'il le dit, « un ouvrage d'initiation »; aussi n'utilise-t-il

que des notions différentielles que tout le monde possède intuitivement et recherche-t-il des problèmes concrets susceptibles d'intéresser le lecteur, tout en le rassurant.

La méthode qu'il emploie permet à toute personne possédant quelques rudiments d'algèbre et de géométrie de s'initier sans aucun effort à toutes subtilités du calcul différentiel et intégral. C. I.

Le conflit entre la Bolivie et le Paraguay.

Le continent américain vient d'être le théâtre d'événements politiques qui permettent de se rendre compte de ce que la Société des Nations appuyée par l'opinion publique, peut entreprendre pour empêcher la guerre, lorsqu'un conflit met aux prises deux Etats.

Le 8 décembre, une dépêche de presse annonçait qu'un conflit armé avait éclaté sur la frontière de la Bolivie et du Paraguay, dans une région éloignée, le Chaco, dont la possession était contestée depuis longtemps par les deux pays. Les jours suivants, les journaux parlaient de combats sanglants, de fortins pris et repris. Sans doute, les deux gouvernements répétaient qu'ils ne voulaient pas la guerre, mais en même temps, des télégrammes de presse annonçaient que, dans les deux capitales, à La Paz comme à l'Asuncion, l'atmosphère s'échauffait, que les deux parties se réclamaient mutuellement des satisfactions matérielles et morales et que, pour appuyer ces demandes, les états-majors des deux côtés de la frontière préparaient la mobilisation.

D'autre part, les procédures de médiation prévues entre Etats américains ne pouvaient pas jouer par suite du refus de la Bolivie d'accepter la médiation de la conférence pan-américaine de Montevideo et du retrait, par le même pays, de son délégué à la Conférence pan-américaine de conciliation et d'arbitrage présentement réunie à Washington.

Ainsi le conflit menaçait de devenir aigu, la voie de la médiation était fermée et le risque d'une guerre était grand.

Déjà l'opinion publique s'inquiétait de l'attitude que prendrait en l'occurrence la Société des Nations et attendait avec anxiété sinon avec scepticisme les résultats de son intervention.

Les mauvais prophètes furent contredits par les faits. Dès que les incidents survenus aux confins de la Bolivie et du Paraguay furent connus, le Conseil de la Société des Nations réuni à Lugano sous la présidence de la France, M. Briand, pour y tenir une de ses sessions ordinaires, invita la Bolivie et le Paraguay sans attendre d'être sollicitée par l'une des parties, à soumettre à l'arbitrage leur différend conformément à l'article XII du Pacte. A ce premier télégramme, rappelant au Paraguay et à la Bolivie leurs engagements internationaux, les deux Etats répondirent qu'ils entendaient les respecter; à un second message du Conseil les invitant à s'abstenir, en attendant que le différend pût

être réglé, de toutes mesures militaires ou autres susceptibles d'aggraver le conflit, la Bolivie et le Paraguay répondirent qu'ils tiendraient compte de cette recommandation du Conseil. Finalement, les deux Gouvernements firent savoir qu'ils acceptaient, conformément aux suggestions du Conseil, de recourir à la médiation de la Conférence pan-américaine d'arbitrage et de conciliation.

Certes, la Société des Nations ne fut pas seule à s'employer pour la paix. Plusieurs Etats américains offrirent aussi leurs bons offices. Mais il importe peu de savoir lequel de ces efforts fut le plus efficace. Lorsqu'un incendie éclate, n'accepte-t-on pas toutes les pompes et tous les bras qui se présentent, sans songer, après cela, à dresser un palmarès des mérites respectifs. Il n'en reste pas moins que, dans la lutte contre la guerre, le Conseil de la Société des Nations a réussi à arrêter les hostilités et à remettre en marche le mécanisme de médiation, tout en laissant aux Parties conformément aux dispositions du Pacte, le soin de choisir elles-mêmes le genre de médiation qu'elles préféreraient.

Dans cette action, le Conseil fut aidé par la publicité donnée à ses décisions. Toutes les communications du Conseil ou des Parties furent communiquées à la presse en même temps qu'à tous les gouvernements membres de la Société des Nations ainsi qu'à ceux des gouvernements du continent américain qui n'en font pas partie. L'opinion publique, tenue en éveil, put se rendre compte de la valeur des méthodes de la Société des Nations.

(Communiqué par la Section d'Information de la Société des Nations.)

Nécrologie.

Dans le courant de la dernière année l'Association des Professeurs a perdu deux de ses membres :

1^o M. Math. ESCH, professeur au lycée de jeunes filles de Luxembourg, qu'une mort prématurée a enlevé le 14 novembre 1928 à l'âge de 46 ans. Membre du comité et secrétaire de l'Association de 1922--1924, il a été jusque dans les dernières années un des collaborateurs les plus assidus de notre « Journal ». Nous ne saurions mieux relever les mérites de notre regretté collègue et décrire l'estime dont il jouissait, même à l'étranger, qu'en reproduisant ici la lettre de condoléance que M. Beltette, au nom du Bureau International, a adressée à Madame Esch et que celle-ci a bien voulu mettre à notre disposition.

« Le coup qui vous frappe si cruellement, frappe en même temps la grande famille des Professeurs de l'Enseignement secondaire dont notre délégué au congrès de 1922 avait si dignement soutenu les intérêts moraux. Ce coup est d'autant plus douloureux pour nous que rien ne nous faisait le redouter. Ceux d'entre nous qui ont été les hôtes du Luxembourg à l'occasion du Congrès, avaient emporté de notre regretté collègue le

souvenir le plus affectueux. Ils avaient été frappés de l'ardeur de ses convictions généreuses, de l'éloquence convaincante dont il savait les parer tout en gardant la délicate mesure inspirée par la largeur de pensée. Pour eux, M. Esch est demeuré la personnification très noble et très estimée du professeur plein de conscience et pénétré de l'importance de son rôle et de ses responsabilités.

Nous nous permettons, Madame, au nom de ses nombreux amis de nous associer à votre deuil et à celui de votre famille, espérant que les nombreux témoignages de regrets qui vous sont parvenus dans cette cruelle période de votre existence seront pour vous et les vôtres une source de réconfort devant l'injustice du sort.

Les Professeurs de France, parmi lesquels M. Esch comptait beaucoup de relations personnelles, par notre intermise, demandent à s'associer plus particulièrement encore que les professeurs des autres nations composant le Bureau International, à votre deuil. Pour beaucoup d'entre eux, la note qui va paraître dans le Bulletin International, causera une surprise bien douloureuse et sera la source de souvenirs émouvants et de regrets profonds et reconnaissants. »

*

**

2^o M. Jacques KAYSER, professeur honoraire de l'École Normale des Instituteurs, décédé le 23 février 1929 à l'âge de 62 ans. Dans le discours funèbre, prononcé devant la tombe du cher défunt, M. le directeur Nic. Simmer a résumé les qualités qui distinguaient notre regretté collègue dans les termes suivants: « Nature foncièrement droite, d'une simplicité qui lui conciliait toutes les amitiés, d'une modestie qui s'effaçait devant ses propres mérites, Kayser avait gagné les sympathies de ses collègues et de tous ceux qui l'approchaient. Pour ses élèves, c'était le maître aimé et vénéré. Ils voyaient en lui plutôt l'ami que le professeur. »

*

**

L'Association des Professeurs gardera aux morts éminents un souvenir affectueux et impérissable et renouvelle à leurs familles les sympathiques condoléances de ses membres.

